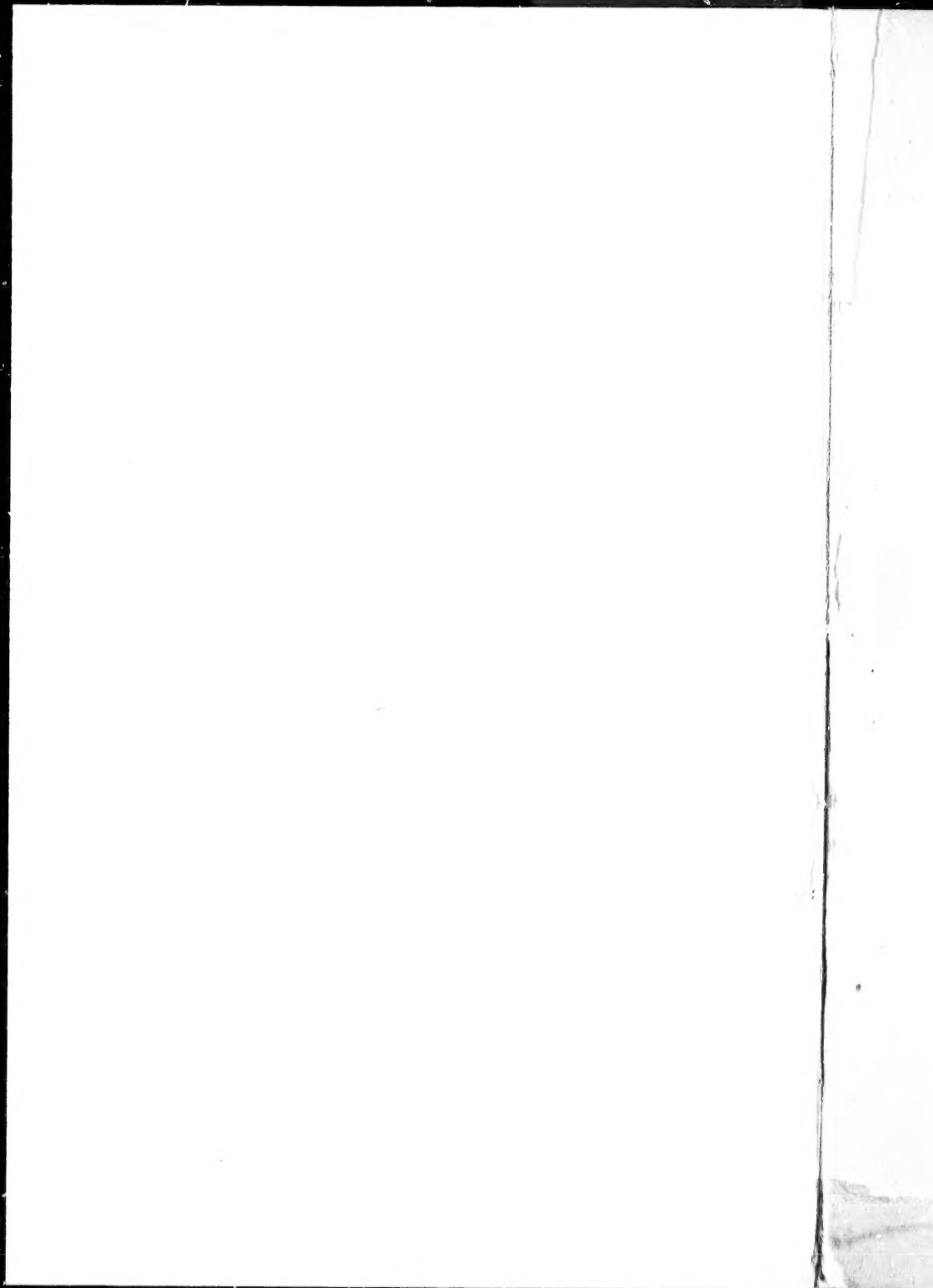




CE.
CAN

CONFÉRENCE

SUR

LA CHARITÉ

PAR

M. L'ABBÉ BRUCHESI

Professeur de Théologie à l'Université Laval

“ Une fleur prouve un Dieu créateur,
une sœur de charité prouve un Dieu
sauveur : la démonstration logique est
presque la même.”

(AUG. COCHIN.)

QUÉBEC
TYPOGRAPHIE DE P.-G. DELISLE
1882

HV 37

B7

A NOS PETITS AMIS LES ORPHELINS

DES SŒURS DE LA CHARITÉ DE QUÉBEC

=
s
S
i
d
fa
d
e
m

La conférence que nous publions a été donnée à Québec, à la salle Victoria, le 20 janvier 1882, en faveur des orphelins des Sœurs de la Charité. Nous en avons développé plusieurs points importants que nous n'avions pu qu'effleurer dans un entretien d'une heure, afin de présenter un tableau plus complet des bienfaits de la charité chrétienne.

Puissent ces humbles pages accroître dans les cœurs l'amour de l'Eglise, cette mère bénie et ses œuvres, et inspirer aux riches et aux heureux de ce monde, une tendre compassion pour tous les membres souffrants de Jésus-Christ !

M



p

so

p

d

CONFÉRENCE

SUR

LA CHARITÉ

Monseigneur, ⁽¹⁾

Excellence, ⁽²⁾ Mesdames, Messieurs,



'AI répondu avec un véritable bonheur à l'invitation que l'on m'a faite, de donner une conférence au profit de nos chers orphelins ; car comment ne pas se réjouir de venir en aide à ces petits anges privés, presque à leur entrée dans la vie, de la douce protection et des caresses des auteurs de leurs jours ?

C'est donc en leur faveur, messieurs, que je viens ce soir vous adresser quelques paroles : puissent-elles partir de mon cœur pour aller au vôtre !

(1) Mgr E. A. Taschereau, archevêque de Québec.

(2) L'honorable Théodore Robitaille, lieutenant-gouverneur de la province de Québec.

Mais avant de traiter le sujet que j'ai choisi, laissez-moi vous raconter une histoire que je n'ai puisée ni à l'étranger, ni dans les annales du moyen-âge.

I

Un jour, il y a une quarantaine d'années, dans nos cantons de l'est, une diligence s'arrêtait devant un presbytère. Le curé était absent, mais le conducteur entra, et, sur l'ordre qu'il avait reçu, déposa, avec une petite malle, une enfant d'environ quatre ans : puis il continua sa route.

D'où venait cette enfant ?

Elle était née en Irlande, et, à peine âgée de deux ans, elle avait émigré au Canada, avec sa famille qui était très pauvre. Ici, elle avait eu la douleur de perdre son père. Le prêtre missionnaire de l'endroit, qui était allé porter au malade les secours de la religion, touché du sort qui attendait bientôt la petite fille, avait promis d'être son protecteur. Par malheur, l'orpheline avait ensuite été confiée par sa mère à un ministre qui n'avait pas sa foi. Alors le prêtre la réclama, fit admettre ses droits, et la pauvre enfant fut

ainsi envoyée dans cette maison, où elle devait rencontrer un père qui veillerait sur ses jeunes années.

Mais hélas ! presque au même instant, passait une femme, une folle qui menait la vie la plus misérable à travers les campagnes et les forêts. Elle vit la petite fille dans le jardin du presbytère, et forma le projet de l'enlever. Elle s'approche donc, lui fait signe de la suivre, et, la prenant par la main, disparaît avec elle.

De retour chez lui, le prêtre aperçoit bien la valise sur laquelle est écrit le nom de l'orpheline. Mais, l'orpheline, où est-elle ? vers quels lieux cette femme a-t-elle dirigé ses pas ? Il l'ignore, et personne ne peut le lui apprendre. Il fait faire de nombreuses recherches ; tout est inutile : sa petite protégée ne reparaît pas.

Plusieurs années se passèrent.

Le prêtre avait été transféré à Saint-Raymond ; mais souvent sa pensée se reportait vers les campagnes qui avaient eu les prémices de son zèle, et il éprouvait un serrement de cœur chaque fois qu'il songeait à la pauvre enfant qu'on lui avait ravie.

Dieu lui ménageait cependant une grande consola-

tion. Un jour, il reçoit une lettre de Saint-Antoine de Tilly, et la seule vue de la signature lui fait verser une larme d'attendrissement.

L'orpheline vivait encore.... et c'était elle-même qui lui écrivait, pour lui dire sa reconnaissance, lui parler de ses malheurs, et lui demander des renseignements sur sa mère qu'elle n'avait jamais revue, hélas ! depuis ses premières années.

Comment dire la joie du bon prêtre ? Il avait hâte de voir cette enfant dont il avait autrefois promis d'être l'ami tuteur, de lui entendre raconter sa vie, de la bénir.

Bientôt, il eut l'occasion de rencontrer le curé de Saint-Antoine, et lui dit tout ce qu'il connaissait de l'enfance de la jeune fille : sa misère, les dangers qu'elle avait courus, son apparition à son presbytère, et son mystérieux enlèvement.

Quant à sa mère, elle était peut-être morte, ou bien, se voyant seule sur une terre étrangère, elle était retournée dans sa patrie.

Alors le curé de Saint-Antoine tout ému :

“ Ecoutez, maintenant, dit-il, le reste de l'histoire.

“ Pendant longtemps, votre petite orpheline a partagé la vie errante de la femme qui l'avait volée. Que de pleurs elle a versés ! Combien n'a-t-elle pas souffert du froid et de la faim ! Parfois même, elle fut cruellement battue lorsqu'elle ne plaisait pas à sa marâtre. Mais il y avait au ciel, un ange qui veillait sur ses jours ; et Dieu, en permettant qu'elle connût de si cruelles douleurs, n'agissait pas sans de miséricordieux desseins.

“ Après avoir traversé plusieurs villages, la folle était arrivée dans ma paroisse avec l'enfant, et, toutes deux se trouvaient chez le meunier, lorsque vint un de mes bons paysans.

“ Celui-ci, charmé des grâces de la pauvre petite, et attendri à la vue de sa misère, manifesta le désir de l'emmener chez lui. La folle la lui céda, et le paysan revint joyeux à sa maison avec son trésor.

“ Son épouse et lui adoptèrent la chère enfant qui, plus tard, envoyée dans un couvent de Québec, fit de brillantes études. Maintenant, elle est institutrice dans ma paroisse, mais bientôt, j'en suis sûr, elle se consacrera à Dieu dans la vie religieuse.”

Les deux prêtres ne purent se quitter sans admirer les soins maternels dont les petits de la terre sont l'objet de la part de la Providence.

De retour chez lui, le bon curé de Saint-Antoine alla voir les parents adoptifs de la jeune orpheline, et leur raconta toute l'histoire de celle qu'ils avaient leur fille chérie.

Ses deux auditeurs étaient suspendus à ses lèvres. Ce récit leur semblait si extraordinaire ! Ils allaient de surprise en surprise, et ne furent pas longtemps sans soupçonner le dénoûment.

—Mais c'est l'histoire de notre enfant ? s'écrièrent-ils.

—Vous l'avez dit, reprit le prêtre.

Alors, reconnaissants et attendris, les deux fervents chrétiens se jettent à genoux, et, les yeux pleins de larmes, prononcent ces touchantes paroles :

—Oui, Marie appartient à Dieu ! Qu'il la prenne, nous la lui donnons de grand cœur : elle sera la consolatrice des malheureux et des abandonnés.

Dieu la prit en effet ; elle devint sœur de charité, et reçut en religion un nom illustré jadis par un grand roi de France qui fut un grand saint.

Aujourd'hui, messieurs, les deux prêtres sont morts, mais celle qu'ils entourèrent de leur paternelle sollicitude vit encore, et vous la connaissez tous.

A quelques pas de nous est une maison que vous aimez, et que votre générosité soutient. C'est là que vous la trouverez, à la tête d'une communauté fervente et dévouée, au milieu de nombreux orphelins qui l'appellent leur mère. C'est entre ses mains, et pour secourir sa chère famille, que sera déposée la recette de cette soirée. Tous ces petits enfants, soyez-en sûrs, prieront pour vous, et, en leur nom, mesdames et messieurs, laissez-moi vous remercier du fond du cœur ! ^[1]

(1) Nous pouvons garantir l'authenticité de cette touchante histoire dont nous n'avons voulu raconter ici que les principaux détails. Les deux prêtres étaient le révérend M. Robson et le révérend M. Louis Proulx. Celui-ci surtout aimait à parler de sa protégée ; et alors, nous a-t-on dit, ses yeux se mouillaient de larmes. Si l'humble héroïne de notre récit vient à parcourir ces pages, nous la prions de nous pardonner de l'avoir mise en scène. Ces faits merveilleux, sa modestie, sans doute, aurait préféré les

C'est la charité qui nous réunit en ce moment, c'est elle aussi qui fera l'objet de cet entretien :

..... La charité que le pauvre idolâtre !

Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre,
Qui relève et soutient ceux qu'on foule en passant,
Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute,
Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,
Dira : " Buvez ! mangez ! c'est ma chair et mon
[sang." ^[1]

Le sujet est vaste et splendide : j'en parlerai, sinon avec éloquence, au moins avec amour, encouragé, messieurs, par votre sympathie ; encouragé surtout par la présence du premier représentant de l'autorité civile en notre province, et par celle de notre digne archevêque, dont un hospice ouvert à toutes les souffrances, l'hospice du Sacré-Cœur, redira le nom et la générosité à nos petits neveux.

tenir secrets, ou ne les révéler que dans l'intimité de son monastère, pour l'édification de ses sœurs ; mais, n'était-il pas bon de les divulguer, afin d'engager les âmes à bénir la Providence, la divine mère des orphelins ?

(1) V. Hugo : *Pour les pauvres*.

Ne craignez point que je vienne faire un sermon, je ne voudrais pas prêcher à de parfaits convertis.

Nous poserons le mystérieux problème de l'existence de la pauvreté et de la misère ici-bas.

Comment l'antiquité l'avait-elle envisagé et compris ?

Comment le christianisme l'a-t-il résolu à son tour ?

Questions vitales, qui vont nous mettre en présence des grandes œuvres produites dans le monde par la charité, vertu divine arrosée sur le Calvaire par le sang d'un Dieu, vertu ignorée des plus beaux génies de la Grèce et de la Rome païennes.

Messieurs, vous l'admettrez avec moi, la charité a tracé dans l'histoire des pages vraiment sublimes : les martyrs en ont-ils écrit de plus belles, même avec leur sang ? Si nous contemplons nos propres annales, comme nous les voyons resplendir dès notre berceau de l'éclat de cette admirable vertu !

Et n'avons-nous pas la consolation de constater que, de nos jours même, cet astre bienfaisant éclaire encore notre route ?

Oh ! oui, parler de la charité, ce n'est pas seulement traiter un sujet qui, naturellement, trouve sa place dans nos chaires chrétiennes, mais c'est aussi faire vibrer tous les sentiments de notre jeune nationalité. L'amour des pauvres remplit le cœur de l'Eglise ; il fut dans tous les temps la marque distinctive des saints. Eh bien ! nous le verrons briller dans ces âmes héroïques qui fondèrent notre patrie, et nous transmirent le noble désir d'imiter leurs actions.

II

Chez tous les peuples, messieurs, à tous les âges, et sous tous les gouvernements, il est un fait qui s'impose à notre observation : c'est l'inégale répartition des biens de ce monde. Aucune législation n'est parvenue à la détruire ; elle a été plus forte que tous les systèmes et toutes les utopies. La richesse n'a cessé d'être le partage du petit nombre ; les indigents, ceux qui souffrent, ceux qui, souvent, n'ont pas de pain pour se nourrir, ont toujours formé une grande partie de l'humanité. Sur la terre, comme l'a dit un poète,

Au banquet du bonheur, bien peu sont conviés.

C'est l'histoire des siècles passés, c'est l'histoire de notre temps, ce sera aussi, n'en doutons pas, celle de l'avenir. Que les réformateurs écrivent, s'ils le veulent, au frontispice des monuments nationaux, le grand mot d'*égalité* : la loi que porta le législateur suprême n'en aura pas moins son cours ; et l'infortuné sans argent et sans asile, obligé de mendier pour ne pas mourir, sourira de pitié, en contemplant cette affirmation mensongère gravée sur la pierre au nom d'une prétendue philanthropie.

Ni la science, ni la force, ni l'industrie, ni même le zèle n'empêcheront les maladies, la mort et le crime d'exercer leurs ravages au sein des sociétés ; et la maladie engendrera la misère et la souffrance, la mort fera des veuves et des orphelins, le crime fera des malheureux et des abandonnés.

Libre à la philosophie de discuter ce mystère, mais il lui faudra commencer par l'admettre ; et, pour le comprendre, elle devra revenir à l'enseignement de ce petit livre admirable qui a nom le catéchisme.

Et que proclame-t-il cet évangile de l'enfance ? Ah ! c'est que tout ne se passe pas pour l'homme entre le berceau et la tombe, c'est qu'au delà de la mort com-

mence une vie où se rétablit l'ordre parfait, c'est que la vie présente est à la fois une épreuve et une expiation.

Mais, suffirait-il à la sagesse de raisonner sur les misères et les souffrances humaines, d'en reconnaître l'impérieuse nécessité, et de pouvoir en assigner la cause ? Evidemment non. Leur soulagement doit nécessairement entrer dans l'ordre de la Providence. Serait-ce donc en vain que l'homme aurait reçu le grand don de pleurer et de s'émouvoir ? Serait-ce en vain que dans sa poitrine battrait un cœur capable d'attendrissement et d'amour ? Il serait criminel, s'il restait insensible en présence du malheur ; impuissant à le bannir de la terre, il est de son devoir de le secourir.

La richesse, messieurs, a une mission sacrée, comme l'éloquence que Dieu place sur les lèvres de son prophète, comme la science qu'il communique à ses docteurs, comme l'auguste autorité dont il investit ses pontifes ; et cette mission est de venir en aide à l'infortune, de sécher les pleurs, de donner à l'indigent la subsistance corporelle, et de rendre le courage aux cœurs désespérés. Malheur aux grands lorsque,

sur le seuil de leur maison prospère et joyeuse, un vieillard

Tout roidi par l'hiver, en vain tombe à genoux ;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous leurs pieds les miettes des orgies !

Lazare a toujours son tour, et l'on ne méprise pas impunément ses supplications et ses larmes !

Cette doctrine, messieurs, expression fidèle de vos sentiments, est, nous pouvons le dire, la doctrine de tous les peuples chrétiens. Il s'est opéré dans le monde une telle transformation depuis dix-neuf siècles ; la charité est devenue si naturelle au cœur, que les plus belles œuvres de dévouement excitent notre admiration et notre sympathie, mais ne nous étonnent pas. Sous les haillons qui le couvrent, le pauvre est pour nous un frère à qui nous aimons à tendre la main. Nous sommes habitués à voir auprès du lit des malades, la nuit comme le jour, cet ange de patience et de bonté que nous appelons *une sœur* ; nous ne sommes pas surpris que des orphelins retrouvent des mères tendres et dévouées chez des femmes dont ils ignorent même le nom ; nous avons à cœur d'aider

à la construction de ces asiles destinés à recueillir le dénûment, le repentir, et la faiblesse ; de nobles dames mettent de l'émulation à confectionner de leurs mains des habits pour les pauvres, et des hommes de condition vont, en plus grand nombre qu'on ne le croit, visiter les mansardes qu'habite la misère pour y laisser le superflu de leurs biens.

Les poètes croiraient manquer à leur mission, s'ils ne s'attendrissaient sur l'indigence, et s'ils ne célébraient, dans leurs vers, les immenses bienfaits de la charité.

Ecoutez comment l'un d'eux, que j'ai déjà cité, M. Victor Hugo, au temps de sa vraie gloire, peignait cette vertu céleste

.....aux yeux de douceur,
Au front crédule, et qui ressemble
A la foi dont elle est la sœur.

Au lit du vieillard solitaire,
Elle penche un front gracieux ;
Et rien n'est plus beau sur la terre,
Et rien n'est plus grand sous les cieux,

Lorsque, réchauffant leur poitrine
Entre ses genoux triomphants,
Elle tient dans sa main divine
Les pieds nus des petits enfants.

Elle va dans chaque mesure,
Laissant au pauvre réjouï,
Le vin, le pain frais, l'huile pure,
Et le courage épanoui.

Puis elle cherche au coin des bornes,
Transis par la froide vapeur,
Ces enfants qu'on voit nus et mornes
Et se mourant avec stupeur.
Oh ! voilà surtout ceux qu'elle aime,
Faibles fronts dans l'ombre engloutis,
Parés d'un triple diadème,
Innocents, pauvres, et petits. ^[1]

(1) *Dieu est toujours là.*—Jamais le poète ne fut plus éloquent, ni plus sublime, que lorsqu'il puisa ses inspirations dans le christianisme, lorsqu'il plaïda la cause du malheur, lorsqu'il chanta les grâces de l'enfance, et les charmes de la vertu. Nous ne craignons pas de le citer souvent dans ces pages. Il eut, il est vrai, ses erreurs et ses fautes ; il a même insulté, blasphémé les

L'auteur des *Méditations* et des *Harmonies*, compose pour un hospice de charité la cantate la plus suave, et dans le bel *Hymne de l'enfant à son réveil*, il a bien soin d'accorder le plus touchant souvenir aux pauvres et aux infortunés :

Donne au malade la santé,
Au mendiant, le pain qu'il pleure,
A l'orphelin une demeure,
Au prisonnier la liberté.

Il n'est presque point de poète contemporain qui n'ait consacré quelques uns de ses chants à solliciter la générosité des riches en faveur de la souffrance ; et, pour ne pas multiplier les citations, je ne vous lirai que ces vers qui semblent un écho fidèle des chaleureuses exhortations des Pères de l'Eglise. Ils sont de Turquety :

plus chers objets de notre foi et de notre amour ; malgré cela, cependant, nous ne pouvons oublier les vers immortels tombés de sa plume, et nous ne flétrirons pas la couronne qui orna jadis son front.

Pitié pour le vieillard dont la tête s'incline !
Pitié pour l'humble enfant ! pitié pour l'orpheline
Qu'un peu d'or ou de pain sauve du déshonneur !
Ils sont là ; leur voix triste essaie une prière :
Dites, resterez-vous aussi froids que la pierre
Où s'agenouille la douleur ?

Je le demande au nom de tout ce qui vous aime,
Je le demande au nom de votre bonheur même,
Par les plus doux penchants, et par les plus saints
[nœuds ;
Et, si ces mots sacrés n'ont pu toucher votre âme,
S'il faut un nom plus grand, chrétiens, je le réclame
Au nom du Christ pauvre comme eux. ^[1]

III

Mais il n'en a pas toujours été ainsi ; un pareil langage et de tels spectacles étaient inconnus au monde, avant que la croix parût sur le Calvaire. Alors, les cœurs ne semblaient guère ouverts aux sentiments de la commisération et de la tendresse.

(1) *Souffrances d'hiver.*

L'homme ignorait ce que c'était que le prochain ; il ignorait encore davantage que, dans le plus humble et le plus rebuté de ses semblables, il devait voir un frère.

Je sais bien que l'on pourrait citer dans les siècles païens de belles paroles, des traits de générosité, des actions bienfaisantes : l'image de la divinité ne pouvait complètement périr sur la terre, et le cœur humain eut ses heures de dévouement, comme la raison eut ses éclairs de vérité.

Mais ce furent là de nobles exceptions. Cette civilisation superbe eut pour caractère général et dominant, un égoïsme révoltant envers les misérables ; et en dépit de la gloire qu'elle a conquise dans les arts et dans les lettres, elle ne peut faire oublier le stigmate honteux dont l'a marquée saint Paul, en l'appelant une civilisation "sans amour et sans entrailles." [1]

Parcourez les annales qu'elle nous a transmises, vous resterez stupéfaits. Vous y verrez un sentiment

(1) *Ep. aux Rom.*, chap. I. v. 31.

honorabile et philanthropique presque immédiatement contredit par des lois cruelles, des sentences orgueilleuses, une doctrine humiliante. Des actes de dévouement absolu et de désintéressement héroïque, vous en trouverez peu. Vous chercherez en vain le bienfaiteur généreux dont la main gauche ignore ce que sa droite a donné; et, lorsque vous aurez rendu justice à quelques âmes qui valurent mieux que la société où elles vécurent, vous comprendrez la vérité profonde de cette belle parole de Prevost-Paradol: " De tout temps on a donné à ceux qui souffrent, " mais c'est seulement depuis le christianisme qu'on " s'est donné soi-même." [1]

(1) *Essais de politique et de littérature*. Deuxième série. p. 266.

Nous ne pouvons résister au désir de citer ici, comme commentaire de cette magnifique parole, un éloquent passage d'un discours prononcé par monseigneur Dupanloup, au congrès de Malines (sept 1864): " Philosophes et critiques, venez, et faites moi le plaisir, pour le bien-être de l'humanité souffrante, d'afficher, à la quatrième page de vos journaux, ceci :

" On demande 4 à 500,000 héros des deux sexes pour apprendre
" la prière et l'alphabet à des enfants malpropres, à condition
" que héros et héroïnes resteront chastes, patients, persévérants,
" travailleront dix heures par jour pour trente sous, et recevront
" des calomnies pour supplément de salaire, en se refusant même
" les plaisirs permis."

Si ce jugement vous semble un peu sévère, prêtez l'oreille, messieurs, aux témoignages péremptoires que je vais citer.

Sur la scène romaine, un père disait à son fils : " C'est mal que de donner à manger et à boire à un mendiant ; pour soi, c'est perdre ce qu'on donne ; pour lui, c'est prolonger sa misère." ^[1] Quelle leçon pour la jeunesse ! Et la foule entendait ces paroles sans s'indigner et sans rougir !

Dans la brillante Athènes, régnait aussi la même maxime ; et les poètes comiques, pour exciter les rires et gagner les applaudissements de l'auditoire, se mo-

" Faites-moi le plaisir de mettre cela, la semaine prochaine, à la quatrième page de vos journaux ; je vous payerai l'annonce. (*Rires et applaudissements.*)

" Messieurs, vous riez, vous avez raison et vous avez tort. Car cette armée sublime, elle existe. Un maître unique a pu la créer, l'inspirer ; il la lève, il la recrute, il l'arme et la commande depuis dix huit cents ans ; et elle ne demande d'autre récompense que son sourire, que sa bénédiction, sa compagnie : ce maître, c'est Jésus-Christ." (*Nouveaux et longs applaudissements.*) Voyez Brugère : *Traité de la vraie religion*, p. 116.

(1) " Nam et illud quod dat perdit, et illi producit vitam ad miseriam." - Plaute, *Trinummus*, act. II. sc. 2.

quaient, au théâtre, des malheureux qui n'avaient que des haillons pour habits, une natte pourrie pour couchette, ou des petits enfants pleurant et demandant du pain. ^[1]

Que disait Horace ? que la pauvreté était un grand opprobre : "*Magnum pauperies opprobrium.*" Loin, bien loin d'ici, s'écriait-il, l'immonde pauvreté ! Epicète en comparait l'infortunée victime à un puits vide et infect où l'œil plonge avec dégoût.

Le *doux* Virgile lui décernait l'épithète de honteuse : "*turpis egestas*"; ⁽²⁾ et lorsqu'il peignait, dans ses Géorgiques, le bonheur du sage, il écrivait qu'il n'avait jamais éprouvé ni envie pour le riche, ni pitié pour le pauvre :

.....Nec ille

Indoluit miserans inopinem, aut invidit habenti ! ⁽³⁾

(1) Mgr Dupanloup, *De la Charité chrétienne*, p. 51. Nous empruntons à cet ouvrage plusieurs des textes que nous citons ici. On y trouvera des paroles et des faits qui inspirent l'horreur.

(2) *Œn.* l. VI.

(3) II, v. 499.

Encore, si l'on s'était contenté d'écrire ces choses ! Mais que ne voit-on pas dans la pratique de la vie ! Les indigents étaient véritablement méprisés et foulés aux pieds. Que dis-je ? La loi draconienne, conservée par Solon, infligeait la mort à l'homme sans asile ; et en Egypte, la même peine attendait celui qui osait demander à son semblable un morceau de pain. ^[1]

Comment exprimer la barbarie dont les enfants étaient l'objet ?

Après deux siècles de christianisme, Tertullien ne craignait pas de flétrir par ce discours les persécuteurs de sa foi : "Combien je vois ici de gens altérés de notre sang ! Combien même de vos magistrats, les plus intègres pour vous, les plus rigoureux contre nous, je pourrais confondre par des reproches trop fondés d'avoir eux-mêmes ôté la vie à leurs enfants, aussitôt après leur naissance ! Vous ajoutez encore à la cruauté par le genre de mort. Vous les noyez, vous les faites mourir de faim et de froid, vous les donnez en pâture aux chiens." ^[2]

(1) Dupanloup, *ibid.*

(2) *Apolog.* IX.

Et cependant, les mœurs s'étaient adoucies. On connaît cette affreuse loi de Lycurgue : " Lorsqu'un enfant vient de naître, il faut délibérer d'abord de sa vie ou de sa mort : s'il est d'une complexion vigoureuse, il vivra ; s'il est faible ou mal conformé, on le jettera dans le gouffre du mont Taygète."

Plutarque nous apprend que les pères se montraient fidèles observateurs de cet arrêt infâme, et approuve leur conduite au nom de la philosophie.

La loi des Douze Tables était plus inique encore. Elle faisait un commandement au père de tuer lui-même son enfant sans délai, lorsque cet enfant naissait difforme : "*Puerum, pater cito necato*" ; et le sage Sénèque, comme s'il eût voulu justifier une telle morale, écrivait cette inconcevable parole : " Nous tuons un bœuf dangereux, et nous noyons nos enfants, s'ils naissent débiles ou contrefaits : ce n'est pas colère, c'est raison, c'est se débarrasser de l'inutile." (1)

Il y a loin, n'est-ce pas ? de cette théorie barbare à

(1) "*Trucem atque immansuetum bovem cœdimus... Liberos quoque, si debiles, monstrosique editi sunt, mergimus. Non ira, sed ratio est a sanis inutilia secernere.*" (*De la colère*, I. XIV.)

la pure et bienfaisante doctrine de l'Evangile ? Il y a loin de ces sentiments du philosophe païen, à l'héroïque tendresse de cet homme qui fut le père de tant d'indigents ; qui, au milieu des ténèbres, parcourait les rues de la grande capitale de la France, afin de recueillir sous son manteau, et de réchauffer sur sa poitrine les enfants abandonnés. Mais pourquoi anticiper ? Nous dirons bientôt les prodiges de dévouement et les actes sublimes qui remplirent la vie de saint Vincent de Paul ; il nous faut jeter encore un regard sur les mœurs de l'antiquité.

Il y avait des pays où l'on tuait les vieillards pour en délivrer la société, et les délivrer eux-mêmes du fardeau de la vie. Les incurables étaient abandonnés à leur triste sort, et le *divin* Platon, dans un de ses dialogues surnommés immortels, rend hommage à Esculape qui n'a pas voulu se charger de prolonger l'existence des sujets radicalement malsains. Pourquoi les secourir en effet ? Pourquoi les prendre en pitié ? " Cela n'est avantageux ni à eux-mêmes, ni à l'Etat." [1]

(1) *De la République*, liv. III, trad. de Cousin, t. IX, p. 171.

Aussi, interrogez les écrivains qui nous ont raconté l'histoire de ces longs siècles ; prêtez l'oreille aux poètes chantant les glorieux exploits de leurs grands hommes, et les merveilles de leurs villes superbes : pas un ne vous parlera d'un refuge pour la misère, d'un hôpital pour les malades, d'un hospice pour les vieillards. Qu'ils nous citent donc un prince admettant à ses festins des ignorants et des pauvres ! Qu'ils nous montrent un prêtre portant les chaînes d'un forçat ! Les vestales étaient parfois immolées dans les calamités publiques ; en vit-on jamais une seule se dévouer au soulagement des pestiférés ?

Il y eut des hommes qu'on appela divins ; d'autres à qui leurs victoires valurent le beau titre de pères de la patrie . . . nul ne fut surnommé le père des orphelins et des pauvres.

Le paganisme peupla l'Olympe de dieux et de déesses, il ne sut pas y trouver une place pour la Charité ! Comment eût-il pu le faire, messieurs ? Il en ignorait le nom, il n'en avait pas l'idée. ^[1]

(1) " Il est curieux et triste de remarquer que le mot *Humanité*, ce mot si grand parmi nous depuis le christianisme, *Humanitas*, ne voulait dire le plus souvent, chez les païens, que politesse,

Sénèque enseignait que " la miséricorde est un vice de l'âme ; " ⁽¹⁾ et Cicéron, dans un plaidoyer célèbre, disait " qu'il n'y avait qu'un sot ou un naïf, pour être compatissant. " ⁽²⁾

" L'homme, a dit avec raison M. de Champagny, n'est devenu charitable que dans le christianisme. C'est au nom de la foi, c'est sur la parole du Christ, c'est aux exhortations de l'Eglise, c'est par la main et sous la conduite de l'Eglise que la charité s'est faite. " ⁽³⁾

Vous savez ce qu'étaient les esclaves : des hommes qu'on assimilait à des choses, que l'on vendait, que

bonnes manières.....et que *Charitas*, ce nom devenu si sublime dans la langue chrétienne, ne signifiait presque jamais chez les Grecs que la bonne grâce et l'élégance, et chez les Romains, dans les derniers temps, l'attachement qu'on a pour ses proches et ses amis." (Dupanloup, Ouv. déjà cité, p. 72.)

(1) " *Misericordia anima vitium est.*" (*De la Clémence*, liv. II, 4, 5.

(2) " *Neminem misericordem esse nisi stultum et levem.*" (*Pro Murena.*)

(3) *La Charité chrétienne dans les premiers siècles de l'Eglise*, p. 376.

l'on torturait, que l'on crucifiait par caprice et par plaisir. Pour eux, aucune jouissance, aucun droit. Devant les lois, ils ne pouvaient ni plaider, ni obtenir justice, ni être époux, ni pères. Ils ne vivaient que pour souffrir; les brutes elles-mêmes n'étaient point si cruellement traitées. Pour exprimer leur abjection profonde, la langue latine créa les expressions les plus barbares. ^[1] Le maître pouvait sans crainte assouvir sur eux toutes ses féroces passions. Un mot de sa part suffisait pour les envoyer au dernier supplice.

—Une croix pour cet esclave, lisons-nous dans Juvénal.—Mais par quel crime a-t-il mérité ce châtimement? Où sont les témoins? où est la plainte?—Il n'a rien fait; n'importe. Je veux qu'il meure, je l'ordonne: ma raison, c'est que je le veux:

Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas. ⁽²⁾

—Et c'est ainsi, messieurs, que nobles, sénateurs, philosophes et poètes traitaient des millions de créa-

(1) *Plagipatidæ, ferritribaces viri.*

(2) *Juv.*, VI, 219-223.

tures douées d'une âme immortelle. Rappelez-vous que le Sénat de Rome ne permit jamais aux esclaves de porter un habit spécial : il craignait qu'ils ne vinssent à se compter, et que de ce moment, l'ordre public ne fût compromis.

Je ne poursuivrai pas ce navrant tableau. Cependant, il faut bien signaler encore les combats de gladiateurs, ces délices du peuple romain. Représentez-vous ces jeunes hommes pleins de force et de vie, la fleur de l'Afrique, de la Germanie et de la Thrace. Ils venaient dans le cirque saluer César avant de mourir : "*Ave Cesar, morituri te salutant ;*" puis ils s'en allaient lutter contre d'autres hommes, ou des bêtes furieuses. Et la foule battait des mains, lorsqu'elle les voyait tomber baignés dans leur sang !

Quelles mœurs, grand Dieu ! et quel abîme où viennent s'engloutir les plus beaux sentiments de l'âme humaine !

J'en ai dit assez, messieurs ; il me tarde de vous faire contempler un spectacle plus honorable pour l'humanité, et plus consolant pour nous. Ce temps de dégradation profonde, et d'humiliant égoïsme ne devait pas durer. Il était résolu aux conseils éter-

nels que, dans le cours des âges, brillerait une ère de réhabilitation pour les pauvres, les enfants, les malades, les vieillards et les esclaves. Un autre enseignement mille fois plus sublime que celui de l'antique sagesse devait retentir dans le monde ; les peuples, régis par des lois saintes, éclairés d'une lumière plus pure, édifiés par d'héroïques exemples, parleraient une langue nouvelle, et produiraient des actes d'un dévouement inconnu.

Déploie maintenant tes ailes, ô Charité divine ! descends sur notre terre, et permets-nous de contempler d'un regard attendri, le cortège de tes œuvres admirables.

IV

Un jour, dans une ville où Rome avait envoyé avec ses aigles victorieuses un de ses proconsuls ; sur une route autrefois foulée par les pieds des prophètes, et dont les peuples devaient plus tard baiser avec respect la poussière, cheminait péniblement un homme entouré d'une populace en délire. Chargé d'un ignoble fardeau, il gravissait une montagne où une vieille tradition plaçait le tombeau du Père des humains.

Épuisé par les innombrables coups de fouet qu'il avait reçus, il succombait souvent, le front contre terre, et ses bourreaux le frappaient alors avec la plus féroce cruauté. Quelques femmes, qui le suivaient de loin dans sa marche douloureuse, pleuraient de pitié ; pour lui, il souffrait tout sans proférer une plainte. Il était tout couvert de sang : il y avait du sang sur sa blonde chevelure, du sang sur son visage, du sang sur tous ses membres ; et cependant, ses traits conservaient toujours leur majestueuse beauté. Encore à la fleur de l'âge, condamné au supplice le plus infâme, il s'en allait mourir.

Vous demandez son crime ? On ne pouvait lui en reprocher aucun. Il passait pour le fils d'un ouvrier modeste. Né pauvre, il avait longtemps vécu caché, gagnant humblement sa vie dans une de ces boutiques que le premier des orateurs romains vouait au mépris.

Plus tard, les foules s'étaient précipitées à sa suite, car il guérissait les malades, nourrissait ceux qui avaient faim, donnait sans jamais recevoir, défendait et chérissait les petits enfants.

Une doctrine incomparable tombée de ses lèvres avait étonné les grands et fait tressaillir les humbles

d'espérance. Il avait proclamé heureux ceux qui souffrent et qui pleurent, prescrit l'aumône, commandé la bienfaisance envers tous les hommes ; et un jour, à une pauvre femme qui s'était dépouillée de sa dernière obole en faveur de l'indigence, il avait promis une gloire impérissable.

Voilà l'homme qui devait régénérer le monde et le transformer ; et c'était pour accomplir cette grande mission qu'assimilé au plus coupable scélérat et au dernier des esclaves, il montait au Calvaire, en portant sur ses épaules meurtries une lourde croix.

L'ingrate populace osait l'appeler un séducteur. Plusieurs cependant l'avaient salué du titre de prophète ; quelques-uns lui donnaient le nom de maître et d'ami mais bientôt, l'univers allait tomber à genoux, et, dans la personne de ce condamné, adorer Jésus-Christ, son sauveur et son Dieu.

Au sommet de la montagne, on le crucifia.

Sa mère, qui était une vierge, ne l'avait pas quitté ; mais au milieu de ses larmes et de ses angoisses, elle n'embrassa que le pied de la croix de son Fils. Plus privilégiée que la Vierge, la Pauvreté monta sur le

gibet, pour partager à la fois l'ignominie et le triomphe du crucifié. ⁽¹⁾ Depuis ce moment, en effet, elle put s'appliquer la parole du Christ : elle attira tout à elle. Devenue pour ainsi dire la reine du monde, ni les trésors, ni les palais ne lui firent défaut ; elle eut même ses ministres et ses ambassadeurs.

Les apôtres s'élancent à la conquête des nations, en prêchant la charité, et leurs discours font bientôt oublier et la philosophie de Socrate, et les lois de Lycurgue, et les harangues de Cicéron.

Blâment-ils la richesse ? Non, mais ils soufflent au cœur des riches la compassion et la générosité ; et les champs et les maisons se vendent, et on leur en apporte le prix qu'on dépose à leurs pieds, pour le soulagement des malheureux.

(1) C'est l'idée exprimée par Dante dans sa *Divine Comédie*, lorsqu'il célèbre le mariage de saint François d'Assise avec la pauvreté :

..... dove Maria rimase giuso
Ella con Cristo salse in su la croce.

Lorsque Marie resta au pied de la croix, elle (la Pauvreté) y monta avec le Christ. (*Il paradiso* cant. XI.)

Prétendent-ils bannir d'ici-bas l'indigence et la misère? Jamais, mais ils font du pauvre un frère, en le proclamant un membre souffrant du Sauveur des hommes. Les petits, les méprisés, tous ceux qui gémissent, voilà ceux vers lesquels ils tendent les bras avec amour; ils les appellent leurs fils, se font même mendiants pour eux, et l'on entend saint Paul proclamer, en présence des Césars, ce grand principe de la charité chrétienne: " Il n'y a plus ni Gentil, ni Juif, ni Grec, ni Barbare, ni Scythe, ni Romain, ni libre, ni esclave, ni vaincu, ni vainqueur: vous êtes tous les élus et les amis de Dieu! "

" Souvenez-vous, disait-il, de ceux qui sont dans les fers, comme si vous étiez avec eux. Souvenez-vous de ceux qui souffrent, étant vous-mêmes dans un corps sujet à la souffrance. Avec les petits, abaissez-vous; pleurez avec ceux qui pleurent; remplissez les devoirs de l'hospitalité. Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez-lui à boire: ne vous laissez point vaincre par le mal, mais triomphez du mal par le bien."

Et lui-même donnait le premier l'exemple. Il offrait sa vie pour ses frères, et, d'une main chargée

de chaînes, écrivait pour solliciter le pardon d'un serviteur coupable. ⁽¹⁾

Doctrine sublime qui, désormais, inspirera tous les philosophes chrétiens, et que nous recueillerons sur les lèvres de tous les Pères de l'Eglise !

Entendez-vous Lactance, le précepteur des fils de Constantin, qui se fait le défenseur de l'innocence et de la faiblesse ? " Nous n'accorderons jamais qu'il puisse être permis de faire périr les enfants nouveaux-nés. Dieu leur a donné des âmes pour vivre, non pour mourir."

Saint Jean Chrysostôme enseigne aux riches que "faire l'aumône est le premier et le plus honorable des métiers."

" Il y a des maîtres, il y a des esclaves, dit saint

(1) On ne saurait trop admirer cette touchante lettre de l'Apôtre : " Je vous conjure, disait-il à Philémon, pour mon fils Onésime que j'ai engendré dans mes liens. Je vous le renvoie ; recevez-le comme mes entrailles..... Peut-être vous a-t-il quitté pour un temps, afin que vous le receviez, non plus comme un esclave, mais au lieu d'un esclave, comme un frère très cher. Accueillez-le donc comme moi-même. S'il vous a fait tort, s'il vous doit quelque chose, imputez-le moi." (*Ep. à Philémon.*)

Augustin. Voilà deux noms divers ; mais ce sont des hommes, et encore des hommes ; leur nom est le même." (1)

La charité a donc tout transformé, et saint Grégoire de Nysse énumère les titres de sa gloire, en l'appelant : " le lien de la vie, la mère des pauvres, l'institutrice des riches, la nourrice des orphelins, l'infirmière des vieillards, le trésor des indigents, le port commun de tous les malheureux ! " (2)

Oui, le port commun de tous les malheureux !

Dès le début de la prédication évangélique, je vois surgir un ordre sacré pour le service de l'indigence ; les diacres sont à la fois " les ministres de l'autel et de la chaumière." (3) Puis, en étendant sa puissance, l'Eglise semble élargir son cœur. Elle organise des collectes et des aumônes ; partout où le malheur gémit, elle l'atteint pour le soulager ; elle bénit les veuves qui se dévouent aux œuvres de miséricorde, et, dans

(1) De Champagny, ouvrage déjà cité, p. 203.

(2) *De l'amour des pauvres.*

(3) Mgr Gerbet.

tout l'empire, ses enfants, comme le dit un pape, ^[1] se connaissent à deux choses : à la communion eucharistique et à l'amour des pauvres.

Et vous, nobles matrones romaines, filles des Marcellus et des Scipion, écoutez les inspirations de votre grand cœur. Allez visiter dans leurs cachots les confesseurs captifs. portez la consolation aux affligés, passez des nuits entières au chevet des malades, épousez toutes les douleurs de vos frères.

Parmi vous, j'aperçois cette illustre descendante des Fabius, Fabiola, à qui revient la gloire de fonder le premier hôpital en Occident. Quand elle meurt, après une vie consacrée au soulagement de toutes les infortunes, je ne m'étonne pas que le peuple de Rome pleure sur sa tombe, et que saint Jérôme célèbre avec éloquence ses louanges, du fond de sa retraite de Bethléem. ⁽²⁾

A la suite de tant d'âmes magnanimes, voyez-vous, messieurs, ces consulaires et ces patriciens ? Fortune,

(1) Saint Clément.

(2) *Lettre à Océanus*. Œuvres complètes, ed. Vallarse, t. I, p. 457.

honneurs, plaisirs, ils sacrifient tout, et mettent leur félicité à soigner de leurs mains les plus repoussantes misères.

Bientôt s'élèvent, pour les étrangers, pour les vieillards, pour les enfants, de nombreux asiles qui arrachent aux ennemis du christianisme des cris d'admiration. Et ces ennemis eux-mêmes, on en prend soin, on les secourt, on s'attendrit sur leur misère, à tel point que Julien l'Apostat s'écrie, en frémissant de honte : " Les chrétiens nourrissent leurs pauvres ; n'est-ce donc point assez ? Faut-il leur laisser la gloire de soulager encore les nôtres ? "

Je ne fais que saluer, messieurs, ces premiers siècles du catholicisme, mais pourrais-je m'en séparer sans rappeler l'immortelle parole du diacre Laurent ?

Sommé par le préfet de Rome de livrer les trésors de l'Eglise, pour relever les finances de l'empereur, le jeune homme avait demandé trois jours, afin d'en dresser le compte. Pendant ce temps, il parcourt la ville, et réunit aux portes du temple des mendiants, des estropiés et des boiteux.

" Venez, dit-il alors au préfet, venez voir les ri-

chesses de notre Dieu, le portail orné de vases d'or, les talents accumulés sous le porche."

Le préfet accourt. Au spectacle de ces infirmes gémissants et de ces hommes en haillons, il recule épouvanté; mais il entend le jeune diacre lui dire, en lui désignant ses pauvres: "Je vous ai promis de vous faire voir les trésors de l'Eglise..... les voilà!"

La mère des Gracques ne parut ni plus heureuse, ni plus fière, lorsqu'elle dit en montrant ses deux fils: "Ce sont là mes bijoux et mes ornements."

Et ces merveilles, messieurs, se perpétueront à travers tous les âges.

Un grand prélat, saint Jean l'Aumônier, en montant sur le trône épiscopal d'Alexandrie, appellera les pauvres ses seigneurs et ses maîtres. Il leur consacra ses biens et sa vie, et sur son lit de mort il dicta ce testament sublime: "Je vous rends grâces, ô mon Dieu, de ce que vous avez exaucé ma prière, et qu'il ne me reste plus qu'un tiers de sou, quoique, à mon ordination, j'aie trouvé dans mon palais quatre mille livres d'or." Un jeune homme de noble race, Bernard de Menthon, fuira du château de ses pères,

et ira, au sommet des Alpes, fonder un asile où les voyageurs fatigués trouveront la nourriture et le repos. Chaque jour, il recherchera ses frères, égarés peut-être au milieu des neiges de la montagne, pour les sauver de la mort, et ce dévouement, nous le retrouverons encore, huit cents ans plus tard, dans l'âme des moines qui continueront son œuvre.

Au sein des villes et des campagnes surgiront les Frères *infirmiers*, les Frères du *bien mourir*, les Frères *enterreurs*, humbles religieux qui choisiront pour mission ici-bas de soigner les malades, d'assister les agonisants, de confier les morts à leur dernière demeure. Et parmi eux, combien n'y en aura-t-il pas qui, sous ces noms aussi touchants que modestes, enseveliront des titres illustrés par leurs aïeux !

Un jour, au sein de Paris, s'élève un vaste hospice pour la douleur, et, par une inspiration sublime, la France écrit au frontispice un nom que le plus puissant monarque n'osera jamais faire graver au-dessus de la porte de son palais : elle l'appelle un *Hôtel-Dieu* !

Un Hôtel-Dieu ! messieurs, ce mot passera désormais dans notre langue, pour la gloire de la charité

chrétienne ! et il signifiera une maison sainte, construite par Dieu, caché souvent sous les traits d'un bienfaiteur, et où Dieu, caché sous les traits d'un pauvre malade, est accueilli par Dieu, caché sous les traits d'une vierge !

Que ne puis-je dire ici toutes les œuvres accomplies au moyen-âge en faveur de l'indigence et de l'infortune, et mettre sous vos yeux les grands prodiges dont l'univers fut alors le témoin !

C'est le temps où Jean de Matha établit une congrégation pour la délivrance des captifs, et plus d'une fois, l'on voit ses généreux enfants se vendre eux-mêmes, lorsque l'or leur fait défaut, afin de rendre à leurs frères la liberté. Sous les divers étendards de la Chevalerie, s'enrôlent des nobles et des grands, qui se constituent les protecteurs des orphelins et des veuves. Par amour pour le Christ, on vole à la conquête de son tombeau, et l'on se dévoue avec une ardeur sans pareille au service de ses membres souffrants. Un ordre de chevaliers se consacre au soin des lépreux de Jérusalem et de l'Orient, et, en Europe, ces pauvres malades deviennent l'objet de la plus touchante affection. Une célèbre comtesse de

Flandre ⁽¹⁾ demande et obtient, comme une insigne faveur, d'être leur infirmière ; Henri III, roi d'Angleterre, les visite dans leurs hôpitaux ; le grand saint Louis les honore de la plus fraternelle amitié, leur donne à manger de ses mains royales, et porte l'héroïsme jusqu'à baiser leurs plaies. Saint François, le Séraphin d'Assise, les proclame "les frères par excellence," les embrasse avec tendresse, et mérite d'être surnommé leur médecin et leur consolateur !

Ce mendiant volontaire dont l'unique ambition semble être de souffrir et de se dévouer pour les misérables, ne veut admettre à sa suite que ceux qui seront prêts à se faire les serviteurs des lépreux.

Dante immortalise la pauvreté dans ses vers ; le suave Fra Angelico met l'aumône au-dessus des plus grands chefs-d'œuvre, et, dans les siècles futurs, les maîtres de l'art viendront écouter les paroles sublimes qu'il leur adressera du fond de sa tombe :

" Qu'on ne me loue pas d'avoir été un autre Apelles, mais de ce que je donnais à vos pauvres, ô Christ,

(1) Sybille, épouse de Théodoric.

tout ce que je gagnais. Les peintures sont pour la terre, et les aumônes pour le ciel ! ” [1]

Pourrais-je oublier ici la jeune et douce reine de Hongrie, *la chère sainte* dont M. de Montalembert nous a décrit la charité en des pages qui font verser des larmes ?

A l'époque de sa gloire, de quelle généreuse compassion n'entoure-t-elle pas ses sujets indigents et malheureux ? Non contente de leur faire distribuer chaque jour d'abondantes aumônes, à la porte de son palais, elle va au-devant de leurs infortunes, visite leurs chaumières, et y trouve ses délices. Elle fait le lit des malades, prépare leur nourriture, panse leurs plaies avec une tendresse de mère, et, lorsqu'ils meurent, les ensevelit elle-même. Les lépreux, elle les reçoit chez elle, regarde comme un honneur de

-
- (1) Non mihi sit laudi, quod eram velut Apelles,
Sed quod lucra tuis omnia, Christe dabam.
Altera nam terris opera exstant, altera cœlo ;
Urbs me Joannem flos tulit Etruriæ.

Epitaphe de Fra Angelico composée par Nicolas V. Voyez *Saint Vincent de Paul et sa mission sociale*, par Arthur Loth, éd. Dumoulin, 1880, p. 27.

les servir, et va jusqu'à les coucher dans la chambre royale. Plus tard, devenue veuve, cruellement trahie, spoliée de ses biens, elle travaille de ses mains, et se fait même mendiante afin de pouvoir continuer ses œuvres de miséricorde. Puis enfin, lorsque son persécuteur, honteux de ses fautes, vient lui demander pardon, elle fond en larmes et lui dit pour toute réponse : " Je ne veux ni de vos châteaux, ni de vos villes, donnez-moi seulement ce qui m'est dû, afin que je puisse encore être comme autrefois la mère des pauvres ! "

Et ces sentiments de commisération profonde n'animent-ils pas aussi, messieurs, le cœur de Catherine de Sienne, cette héroïne à jamais célèbre dans l'histoire de la papauté ? Elle commande sans doute l'admiration, lorsqu'elle apparaît, au milieu des déchirements de l'Eglise, pour faire rentrer à Rome la souveraineté pontificale depuis longtemps exilée ; mais est-elle moins digne de nos louanges quand nous la voyons contracter la lèpre en soignant une pauvre femme atteinte de ce terrible fléau ? Aux pieds de Martin V, c'est une vierge inspirée tenant le langage d'un prophète ; auprès de cette lépreuse qui lui communique son mal, c'est une sainte victime de la charité !

De notre temps, messieurs, on a rendu noblement justice à cet âge iadis appelé barbare. Nous savons ce qu'il a fait pour la cause des lettres, des arts et des sciences, pour le progrès de la civilisation européenne. Mais quand il ne pourrait revendiquer tous ces beaux titres de gloire ; quand il n'aurait produit ni un saint Anselme, ni un Albert le Grand, ni un génie comme saint Thomas d'Aquin ; quand il n'aurait ouvert à la jeunesse studieuse ces grandes universités, dont l'éclat n'a peut-être pas été égalé depuis ; quand il n'aurait lancé dans les airs les superbes ogives de ses gigantesques cathédrales ; quand il n'aurait fait de ses monastères des asiles d'érudition et de science, il aurait encore droit à la reconnaissance et à la vénération des peuples. Il lui suffirait de montrer ces milliers d'hôpitaux dont il couvrit le sol ; ce nombre immense de nobles, de princes, de duchesses, de religieux et de vierges, tous zélés serviteurs des pauvres ; ces quatre cent mille malades, qu'en Europe seulement, il secourait chaque jour, et alors, à ceux qui le méprisent il pourrait dire : Osez donc m'accuser de n'avoir pas été l'ami et le bienfaiteur de l'humanité !

Mais j'arrive, messieurs, à une époque plus voisine de la nôtre, époque d'incomparables prodiges, non

moins célèbre par ses saints que par les génies qu'elle a enfantés.

V

Des jours de splendeur allaient se lever pour la France. Dieu qui l'aimait, avait décidé de lui donner un siècle que la postérité émerveillée distinguerait entre tous les autres, en lui décernant le titre de grand.

Le dix-septième siècle commença, et bientôt s'ouvrit pour la monarchie un règne sans égal.

Pendant toute sa durée, on eût dit que la France était le monde entier, tant les autres peuples s'effaçaient devant sa gloire et lui prodiguaient l'admiration. Quelle magnificence en effet, et quel concours de génies !

Un roi, petit-fils de saint Louis, occupait le trône, et, sans excuser ses faiblesses, il faut dire qu'il possédait des qualités supérieures. C'était le protecteur et l'ami de tous les brillants talents qui semblaient s'être réunis pour lui faire cortège.

Colbert et Louvois l'inspiraient de leurs conseils, et, de concert avec lui, travaillaient à la prospérité de la nation. Turenne et Condé, Luxembourg et Vauban se couvraient d'honneur sur les champs de bataille, pendant que Duquesne et Duguay-Trouin, à la tête des armées navales, soutenaient sur les mers l'éclat du nom français.

Peteau et Thomassin scrutaient les profondeurs du dogme catholique ; Pascal "jetait sur le papier des pensées qui tenaient autant du dieu que de l'homme ;" ^[1] Corneille et Racine donnaient à la scène tragique un élan merveilleux ; Molière reculait les bornes de la comédie, et pénétrait plus avant qu'aucun de ses prédécesseurs dans "les obscurs replis où se cachent les ressorts des actions humaines." ^[2] La Fontaine écrivait ses incomparables fables ; La Bruyère se plaçait au premier rang parmi les moralistes ; Boileau donnait à la fois le précepte et l'exemple du beau langage, et madame de Sévigné, dans une correspondance inimitable, épanchait les trésors de son esprit et de son cœur.

(1) Chateaubriand.

(2) Lamennais.

Le Nôtre dessinait les jardins de son prince ; Le-sueur et Poussin s'immortalisaient dans l'art de la peinture. Un Massillon et un Bourdaloue prêchaient à la cour ; l'aimable Fénelon composait des ouvrages suaves comme des pages d'Evangile ; Bossuet terrassait l'hérésie, et, dans la chaire chrétienne, en présence des dépouilles des reines et des héros, faisait entendre des accents que jusqu'alors la France ne connaissait pas.

Cependant, messieurs, malgré toutes ces glorieuses illustrations, je ne crains pas d'appliquer au siècle de Louis XIV la parole de l'Apôtre, vraie des peuples comme des individus. Quand il aurait réuni plus de merveilles encore ; quand il aurait ébloui la terre par ses éclatantes victoires ; quand il aurait possédé ses intrépides capitaines, ses ministres habiles, ses savants, ses artistes et ses docteurs ; quand même il aurait parlé le langage des anges, " s'il n'avait eu la charité, il n'eût été rien ! "

Aussi, Dieu qui le voulait véritablement grand, le fit non seulement conquérant, théologien, poète : il il le fit de plus éminemment charitable.

Contemplez donc, messieurs, à côté de ces génies

dont je vous ai dit les noms, contemplez ces âmes plus modestes, âmes d'élite qui ne respirent que le sacrifice et le dévouement. Elles arrivent à la même heure ; en se voyant elles se comprennent, s'unissent par des liens sacrés, conçoivent les plus généreux desseins : il faut secourir partout la pauvreté et la souffrance ; il faut traverser les mers, et aller dans les pays barbares faire à des esprits encore plongés dans les ténèbres, l'aumône de la divine lumière. Richesses, influence, talents, tout est employé à l'accomplissement des œuvres qu'une ardente charité suggère ; et ces prêtres, ces nobles, ces seigneurs, ces grandes dames, ces jeunes filles, montrent plus d'émulation pour soulager le malheur, sous toutes ses formes, que les généraux du monarque pour gagner des batailles.

O forêts vierges de l'Amérique, vous serez les témoins de leur zèle et de leur générosité ! Peuplades indiennes disséminées sur les rives du Saint-Laurent et des grands lacs, tournez vos regards vers cette terre de France, vers ces châteaux de France, vers ces monastères de France : c'est de là que vont accourir vos héros, vos saints et vos martyrs ! Tout à l'heure, je célébrerai leurs œuvres ; en ce moment, je ne veux

que les saluer, au milieu de toutes les splendeurs qui environnent le trône de Louis XIV. Il y avait des femmes qui étaient nées avec une grande mission à remplir : elles devaient être les mères de tous les malheureux, les bienfaitrices de l'humanité souffrante : c'étaient les Le Gras, les Gondi, les Gous-sault, les Miramion, les d'Aiguillon, les Longueville et une foule d'autres. Mais à toutes ces âmes géné-reuses, il fallait un père, un modèle, un guide, et Dieu le leur suscita. Abaisant son regard sur la chaumière d'un modeste village situé au pied des Pyrénées, il se choisit, au sein d'une famille pauvre, l'instrument de ses desseins. C'était un modeste enfant qui, jusqu'à l'âge de douze ans, avait gardé les troupeaux de son père. Il lui fit entendre sa voix, le remplit d'un zèle apostolique, le conduisit par des voies merveilleuses, le marqua d'un caractère sacré, lui fit toucher du doigt toutes les souffrances, le rendit puissant sur les esprits et sur les cœurs... et la France, et l'Europe, et le monde entier possédèrent saint Vincent de Paul !

Saint Vincent de Paul ! “ A ce nom vénérable s'écrie un de ses plus éloquents panégyristes ^[1] l'ima-

(1) Mgr Dupanloup.

gination attendrie se représente cet homme de Dieu, semblable à la charité elle-même, entouré de la multitude des malheureux et des pauvres dont il fut durant tant d'années le bienfaiteur et le refuge. A sa présence, je crois voir les malades se soulever de leurs couches de douleur pour le bénir ; les vieillards, avant de mourir, veulent baiser, en la baignant de larmes, la main du saint prêtre qui les arracha au délaissement et à l'infortune ; les orphelins et les enfants abandonnés qu'il recueillit dans son sein, tournent vers lui des regards pleins d'espérance ; les hérétiques et les infidèles qu'il éclaira, les bons habitants des campagnes qu'il évangélisa, les captifs dont il porta les chaînes, les provinces entières qu'il nourrit, les rois qu'il consola sur leur lit de mort, le sacerdoce dont il renouvela la gloire, tous le proclament à la fois leur ami, leur providence et leur père."

Voilà, messieurs, la plus pure gloire du grand siècle. Quel génie et quel cœur ! Nul ne porta le dévouement plus loin que lui ; aussi, nul de ses contemporains ne fut peut-être plus vénéré ni plus véritablement aimé. Comme les mendiants venaient avec confiance se jeter dans les bras du "*bon monsieur Vincent !*" Comme on était heureux de verser dans son âme les plus cuisants chagrins !

Il travailla surtout dans le royaume où le ciel l'avait fait naître, mais son zèle embrassa l'univers. Il apparut aux galères de Marseille comme l'ange de la consolation et de la paix ; les forçats devinrent pour lui des frères, et, un jour, pour rendre la liberté à l'un d'entre eux qui lui sembla plus malheureux que coupable, il prit ses fers et se constitua galérien à sa place.

“ Le voilà donc, dit Maury, confondu avec les forçats, chargé de chaînes, une rame à la main, sous les dehors humiliants d'une victime des lois, victime de la charité ! Qu'il est grand, qu'il est auguste dans son abjection ! Fers honorables, sacrés trophées de la charité, que n'êtes-vous suspendus aux voûtes de ce temple, comme l'un des plus beaux monuments de la gloire du christianisme ! Vous orneriez dignement les autels de Vincent de Paul, en rappelant à la société les citoyens que lui donne la religion de Jésus-Christ ; et la vue de ces chaînes justement révérees comme un objet du culte public, aiderait de siècle en siècle notre ministère à lui en former encore de pareils.”

Au milieu des villes, l'infatigable apôtre pourvut à toutes les misères par la construction d'hospices de

miséricorde. Rocroi, Charleville, la Picardie et la Champagne, dévastées par la famine et la peste, trouvèrent en lui leur sauveur ; et les bagnes mêmes de Constantinople, les rives de Tunis et d'Alger, les pauvres insulaires de Madagascar secourus par lui, célébrèrent avec reconnaissance son nom et ses bienfaits. Aussi, je ne m'étonne pas de voir ce prêtre modeste, objet, à la cour de son roi, des plus grands honneurs, et Bossuet, à genoux devant lui, lui demander de le bénir. ^[1]

N'est-il pas vrai que les nombreux hôpitaux qu'il a fondés, sont pour sa patrie des monuments plus glorieux et plus durables que les somptueux châteaux de Versailles ? En les visitant, on n'est pas

(1) " Il vint à Saint-Lazare, ce grand évêque, cet orateur incomparable, en qui l'Eglise reconnaît une de ses lumières, et la France une de ses gloires, Bossuet, dont le génie n'eut pas de maître plus direct, avec la Bible et les Pères, que l'humble Vincent de Paul. C'est sous sa conduite qu'il se prépara au sacerdoce, c'est d'après ses exemples qu'il apprit à prêcher. Plus tard, il se souviendra de lui, pour rendre à sa mémoire le plus éclatant hommage, et l'évêque de Meaux ne croira pas s'abaisser en rapportant au modeste prêtre, le meilleur de sa vie sacerdotale et des œuvres de son génie." (Arthur Loth, ouvrage déjà cité, p. 251.)

seulement saisi d'admiration, on est ému, et l'on se sent devenir meilleur.

Qu'on nous représente Corneille et Racine le front ceint d'une couronne de lauriers ; Louis XIV sur son trône, et drapé dans sa majesté royale ; l'évêque de Meaux, dans la chaire, avec l'aigle planant au-dessus de sa tête pour exprimer son éloquence sublime ; pour moi, j'aime mieux contempler Vincent de Paul sous l'image du plus tendre des pères, tenant dans ses bras et pressant sur son cœur les petits orphelins.

Je vous l'ai déjà montré, parcourant le soir, les faubourgs les plus écartés de Paris, afin de recueillir sous son large manteau, les petits enfants abandonnés par la misère ou par le vice. Ni la pluie, ni la neige ne l'arrêtaient. Il marchait... il marchait bien longtemps avec le zèle d'une mère à la recherche de ses fils, et il ne revenait que lorsqu'il pliait sous le fardeau, pour déposer ces infortunées créatures dans l'asile que son amour leur avait fait construire.

Comment exprimer sa tristesse et ses angoisses, lorsqu'il vit sur le point de périr l'institution qu'il

avait établie en faveur de ces chers nouveau-nés ? Les dames de charité, sans ressources et sans espoir, avaient perdu courage. Vincent de Paul les réunit, et, après l'exhortation la plus chaleureuse, il s'écrie : " Or sus, mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants. Vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnées. Voyez maintenant si vous voulez les abandonner. Cessez d'être leurs mères, pour devenir à présent leurs juges : leur vie et leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais prendre les voix et les suffrages : il est temps de prononcer leur arrêt et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront, si vous continuez d'en prendre un charitable soin ; et au contraire, ils mourront et périront infailliblement, si vous les abandonnez."

Après des accents si pathétiques, tous les cœurs sont gagnés, l'auditoire fond en larmes, l'œuvre de Vincent de Paul est sauvée !

Cette charité apostolique, l'univers entier n'a cessé de l'admirer et de la bénir ; et depuis deux cents ans, l'éloquence sacrée, la poésie et les arts l'ont célébrée avec magnificence.

Vous connaissez sans doute la touchante composition qu'elle a inspirée à M. François Coppée ; néanmoins permettez-moi de vous la lire en entier : je ne saurais mieux finir que par ces beaux vers, il me semble, l'éloge du grand bienfaiteur de l'indigence au-dix-septième siècle :

Monsieur Vincent de Paule, aumônier des galères,
Vieux prêtre humble de cœur et de mœurs populaires,
Quand il vient à Paris, demeure à l'Hôpital
Du couvent qu'a fondé Madame de Chantal.
Sa chambre n'a qu'un lit et deux chaises de paille;
Et l'unique tableau, pendu sur la muraille,
Représente la Vierge avec l'enfant Jésus.
Tout entier aux projets pieux qu'il a conçus,
Le saint prêtre est toujours en course ; il se prodigue
Et revient tous les soirs, épuisé de fatigue.
Le zèle ne s'est pas un instant refroidi
De l'ancien précepteur des enfants de Gondi.
Quand il a visité la mansarde indigente,
Il s'en va demander l'aumône à la Régente.
Il sollicite, il prie, il insiste, emporté
Par son infatigable et forte charité,
Recevant de la gauche et donnant de la droite.
Pourtant il est malade et vieux ; et son pied boite

Car, afin d'obtenir la grâce qu'il voulait,
Il a traîné six mois la chaîne et le boulet
D'un forçat innocent dont il a pris la place.
Déjà dans les faubourgs la pauvre populace,
Qui connaît bien son nom, et qui le voit passer
Le long des murs, alors qu'il vient de ramasser
Un nouveau-né jeté sur la borne et qu'il sauve,
Commence à saluer ce bonhomme au front chauve,
Et le suit en chemin d'un œil reconnaissant.

Mais, ce soir, vers minuit, le bon monsieur Vincent,
Regagnant son logis chez les Visitandines,
Au moment où les sœurs sont à chanter matines,
Traîne son pied boiteux d'un air découragé.
Tout le jour, bien qu'il soit souffrant, qu'il soit âgé,
Sous une froide pluie il a couru la ville.
Certes, on l'a reçu d'une façon civile,
Mais il demande trop, même au meilleurs chrétiens,
Pour ses enfants trouvés et ses galériens ;
Et plus d'un poliment déjà s'en débarrasse.
Tout l'argent de la reine est pour le Val-de-Grâce,
Et Mazarin, si fort pour dire : " je promets,"
Devient, en vieillissant, plus ladre que jamais.

[homme

C'est donc un mauvais jour ; mais enfin le pauvre

Revient en se disant qu'il va faire un bon somme,
Et se hâte, parmi la bruine et le vent,
Lorsque arrivé devant la porte du couvent,
Il aperçoit par terre et couché dans la boue
Un garçon d'environ dix ans ; il le secoue,
L'interroge ; l'enfant depuis l'aube est à jeun,
N'a ni père ni mère, est sans asile aucun,
Et répond au vieillard d'une voix basse et dure.

“ Viens ! ” dit Vincent, mettant la clef dans la serrure.

Et, prenant dans ses bras l'enfant qui le salit,
Il monte à sa cellule et le couche en son lit ;
Puis, songeant qu'à minuit, en janvier, le froid pince
Et que sa courte-pointe est peut-être bien mince,
Il ôte son manteau tout froid du vent du nord,
Et l'étend sur les pieds du petit qui s'endort.

Alors, tout grelottant et très mal à son aise,
Le bon monsieur Vincent s'accoula sur sa chaise,
Et, devant le tableau pendu contre le mur,
Il pria.

Mais, soudain, la madone au front pur,
Qui parut resplendir des clartés éternelles,
S'anima. Dans ses yeux aux profondes prunelles,

Brillèrent des regards qu'ils n'avaient jamais eus,
Et, dégageant son cou des bras du doux Jésus
Qu'elle tenait d'abord serré sur son épaule,
Elle tendit l'enfant à saint Vincent de Paule,
Et, d'un accent rempli de céleste bonté,
Lui dit :

“ Embrasse-le. Tu l'as bien mérité.”

Messieurs, Vincent de Paul se dépensa et se sacrifia tant qu'il eut un souffle de vie ; et lorsqu'il descendit dans la tombe, il put contempler autour de lui ces saintes filles de la charité en qui il devait se survivre toujours. Déjà, sans doute, l'Eglise avait vu bien des merveilles ; “ mais dans l'admirable épanouissement de la virginité, au milieu de la multiplicité des ordres religieux de femmes, elle n'avait pas encore eu la sœur de charité. Vierge sans cloître, religieuse dans le monde, modèle de vie contemplative au sein de la vie la plus active, épouse de Jésus-Christ et servante des pauvres à la fois, la sœur de charité est la dernière et la plus merveilleuse invention du génie chrétien.” ^[1] Ajoutons qu'elle fut l'invention du génie de Vincent de Paul.

(1) Arthur Loth. p. 159.

Auprès des malades, au milieu des enfants, dans les mansardes, au chevet des agonisants, parmi les pestiférés, sur les champs de bataille et dans les ambulances, dans les pays civilisés, et chez les peuples barbares, les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul seront partout. A Paris, elles garderont le corps de leur père : c'est auprès de lui qu'épuisées de fatigue, elles viendront retremper leur courage et chercher des forces nouvelles. Après deux siècles, elles formeront au sein de l'Eglise une armée de vingt-cinq mille héroïnes, et leur unique ambition sera d'avoir toujours "la modestie pour voile, la miséricorde pour sœur, les pauvres pour famille, la charité pour mère, et, pour toute joie sur terre, la consolation d'essuyer des pleurs !" [1]

Louis XIV régnait encore quand parut un homme, aussi zélé que savant, qui marcha dignement sur les traces de saint Vincent de Paul : Jean-Baptiste de la Salle. Il conçut un grand projet, et le réalisa en dépit de mille obstacles. Nous ouvrirons à l'enfance et à la jeunesse, dit-il à ses amis, des écoles gratuites, et si, pour réussir, nous sommes

(1) Paroles de saint Vincent de Paul.

obligés de mendier notre pain, nous le mendierons de grand cœur ! Les écoles s'ouvrirent en effet. De la Salle devint le maître et le catéchiste des petits et des pauvres, et fonda cet institut merveilleux des Frères de la doctrine chrétienne, gloire immortelle de l'Eglise et de la France !

VI

Tel fut ce règne que tant de beaux génies illustrèrent, mais que la charité rendit plus éclatant encore.

Et de notre temps, la France a-t-elle cessé de donner au monde ce magnifique spectacle du dévouement et de la générosité ? Loin de là, messieurs, elle a produit des merveilles supérieures peut-être à celles du siècle dont nous venons d'admirer la magnificence.

Je sais que dans son sein ont parfois retenti des doctrines étranges qui tendaient à lui faire abandonner les traditions saintes de son passé. Au nom de la dignité humaine, de prétendus philosophes auraient voulu bannir du langage les mots de *bienfaisance* et d'*aumône*, et remplacer la charité chrétienne par la

philanthropie. Mais ces hommes n'étaient pas la France, et malgré eux, la charité y poursuivait triomphalement son œuvre.

C'était en 1833. Notre mère-patrie se ressentait encore de la violente secousse du siècle dernier. La révolution y avait amoncelé des ruines nombreuses, et l'incrédulité s'était emparée de bien des âmes. Le catholicisme ne rencontrait pas seulement des indifférents, mais des adversaires. Vous n'ignorez pas les chimériques prétentions de plusieurs esprits exaltés. Le règne de la religion était fini. Aux principes évangéliques on voulait substituer les plus extravagantes doctrines, les plus ridicules utopies ; et, malheureusement, une jeunesse se formait, matérialiste, saint-simonienne, fouriériste, déiste comme les professeurs dont elle écoutait les leçons.

Un tel état de choses, on le sent, n'était pas normal ; après avoir engendré dans les cœurs l'inquiétude et la souffrance, il ne pouvait qu'amener une réaction profonde. Déjà Chateaubriand avait rappelé, dans son *Génie du Christianisme*, les divines beautés et les harmonies sublimes de notre religion ; Lamartine avait publié ses *Méditations*, poésie toute nouvelle inspirée par les plus délicats sentiments de l'âme et les ensei-

gnements de la foi ; et bientôt, sous les voûtes de Notre-Dame, des milliers d'hommes allaient tressaillir aux accents enflammés de ce *prophète nouveau* qui se nommait Lacordaire. La littérature et la foi allaient donc travailler de concert à guérir la France.

Mais, entre les chants de Lamartine et les conférences de Notre-Dame, Dieu voulut placer une grande œuvre de charité ; entre le poète et l'orateur, il suscita un apôtre.

L'apôtre, talent brillant, cœur ardent et généreux, digne fils de Vincent de Paul, n'était ni religieux, ni prêtre : il s'appelait Frédéric Ozanam, et il avait à peine vingt ans.

S'unissant à quelques jeunes gens de son âge, il résolut de prouver à son siècle et à sa patrie que le catholicisme n'était pas mort ; il laissa les novateurs développer leurs théories réformatrices, et se fit l'ami et le consolateur des pauvres.

“ La charité est belle en quiconque l'accomplit, a dit Lacordaire ; elle est belle dans l'homme mûr qui retranche une heure à ses affaires pour la donner aux affaires de la souffrance ; elle est belle dans la

femme qui s'éloigne un moment du bonheur d'être aimée, pour porter l'amour à ceux qui n'en connaissent plus que le nom, mais c'est dans le jeune homme qu'elle apparaît tout entière, telle que Dieu la voit en lui-même au printemps de son éternité, telle que Jésus la voyait, au jour de son pèlerinage, sur le front de saint Jean."

Le jeune Ozanam se mit à l'œuvre sans s'occuper des railleurs ni des sceptiques, et fonda à Paris ces sociétés de Saint-Vincent-de-Paul qui devaient bientôt se répandre dans l'univers entier.

Secondé dans son entreprise par de nobles cœurs, il ne cessa de donner lui-même l'exemple du plus magnanime dévouement. Malgré les dix heures qu'il consacrait chaque jour aux études sérieuses, malgré les travaux que nécessitait son professorat, il trouvait le loisir de visiter les mansardes des indigents, et d'aller partout où il y avait une misère à secourir, des larmes à essuyer, des âmes abattues à relever. Il gravissait avec amour ces escaliers des pauvres, se souvenant que son père et sa mère, jusque dans leur vieillesse, les avaient gravis avant lui.

Son apostolat fut béni de Dieu. Il put voir lui-

même l'humble arbrisseau qu'il avait planté devenir un arbre immense, dont l'ombre bienfaisante ne tarda pas à couvrir l'Europe et le monde. Vingt années plus tard seulement, à Florence, se reportant vers sa jeunesse, il rappelait avec une modestie touchante les débuts de son œuvre, et exprimait en ces termes le bonheur dont son âme était remplie :

“ Je me rappelle que, dans le principe, un de mes bons amis, abusé un moment par les théories saint-simoniennes me disait avec un sentiment de compassion : “ Mais qu'espérez-vous donc faire ? Vous êtes huit pauvres jeunes gens, et vous avez la prétention de secourir les misères qui pullulent dans une ville comme Paris ! Nous, nous élaborons des idées et un système qui réformeront le monde et en arracheront la misère pour toujours ! Nous ferons en un instant pour l'humanité ce que vous ne sauriez accomplir en plusieurs siècles.”—Vous savez à quoi ont abouti les théories qui causaient cette illusion à mon pauvre ami ! Et nous, qu'il prenait en pitié, au lieu de huit, à Paris seulement, nous sommes deux mille, et nous visitons cinq mille familles, c'est-à-dire environ vingt mille individus, c'est-à-dire le quart des pauvres que renferment les murs de cette immense cité. Les Con-

férences, en France seulement, sont au nombre de cinq cents, et nous en avons en Angleterre, en Espagne, en Belgique, en Amérique, et jusqu'à Jérusalem.

“C'est ainsi qu'en commençant humblement, on peut arriver à faire de grandes choses, comme Jésus-Christ qui, de l'abaissement de la crèche, s'est élevé à la gloire du Thabor.” (1)

Je ne sais quelle émotion s'empare de l'âme en relisant ces admirables paroles. Celui qui les prononçait était jeune encore, dans toute l'ardeur de son zèle et toute la maturité de son talent. Tout lui souriait dans la vie : il faisait le bien, il était aimé, et travaillait à un grand ouvrage qu'il avait conçu depuis longtemps, pour la défense du christianisme. Hélas ! il devait partir avant l'heure, victime des fatigues qu'il s'était imposées pour la science, et plus encore peut-être pour le soulagement des malheureux. Sur le conseil des médecins, il était venu à Pise chercher des forces et du repos. Malheureusement les forces ne venaient guère, sa santé baissait

(1) Œuvres complètes, t. VIII. Mélanges, t. II, p. 41.

de jour en jour. Alors se révéla plus que jamais peut-être le disciple du Christ et le bienfaiteur des pauvres.

Sur les bords enchanteurs de l'Arno, au milieu de souvenirs chers à son cœur, entouré d'une épouse tendrement aimée et d'un enfant objet de douces espérances, il redisait le cantique d'Ezéchias, en exhalant ainsi son âme devant Dieu :

“ Voilà que je suis pris d'un mal grave, opiniâtre, et d'autant plus dangereux qu'il cache probablement un épuisement complet. Faut-il donc quitter tous ces biens que vous-même, mon Dieu, m'aviez donnés ? Ne voulez-vous point, Seigneur, vous contenter d'une partie du sacrifice ? N'accepterez-vous point l'holocauste de mon amour-propre littéraire, de mes ambitions académiques, de mes projets même d'étude, où se mêlait peut-être plus d'orgueil que de zèle pour la vérité ? Si je vendais la moitié de mes livres pour en donner le prix aux pauvres, et si, me bornant à remplir les devoirs de mon emploi, je consacrais le reste de ma vie à visiter les indigents, à instruire les apprentis et les soldats, Seigneur, seriez-vous satisfait, et me laisseriez-vous la douceur de vieillir auprès de ma femme et d'achever l'éducation de mon enfant ?

Peut-être mon Dieu ne le voulez-vous point. Vous n'acceptez point ces offrandes intéressées, vous rejetez mon holocauste et mon sacrifice : c'est moi que vous demandez. *Il est écrit au commencement du Livre que je dois faire votre volonté, et j'ai dit : Je viens, Seigneur."*

Oui, messieurs, c'était lui-même que Dieu demandait.

Il mourut donc à quarante ans, avant d'avoir pu réaliser tous ses beaux rêves, mais laissant une œuvre à laquelle son nom restera pour toujours attaché avec le nom de Vincent de Paul. ^[1] Ces milliers de sociétés bienfaisantes répandues aujourd'hui par le monde, sont pour lui un plus beau titre de gloire que tous les livres qu'il aurait écrits, et la charité l'a placé au premier rang parmi ses apôtres.

(1) Dans une lettre à un ami, Ozanam écrivait : "Nous ne sommes ici-bas que pour accomplir la volonté de la Providence. Cette volonté s'accomplit jour par jour, et celui qui meurt laissant sa tâche inachevée, est aussi avancé aux yeux de la suprême Justice que celui qui a le loisir de l'achever tout entière."
(*Lettre XVIIIe à M. Falconnet.*)

Je me suis arrêté avec bonheur, messieurs, devant la sympathique figure d'Ozanam ; mais que n'aurais-je pas à dire à la louange de la France si je voulais mentionner tous les fondateurs d'œuvres charitables qu'elle a produits depuis quarante ans !

En Bretagne, à Saint-Servan, en face de la ville d'où partit l'intrépide marin qui, le premier, vint planter la croix sur nos rivages, un prêtre et deux humbles jeunes filles jetèrent les bases d'un institut merveilleux qui s'est multiplié comme par miracle. Ses membres se firent des mendiante pour secourir la vieillesse malheureuse, et prirent l'aimable nom de *Petites-Sœurs des pauvres*. Bafouées, montrées au doigt, elles ne se découragèrent pas. Que leur importait l'insulte ? Elles glorifiaient le Christ en consolant et en soulageant les infortunés. Mais bientôt le mépris fit place à l'amour. Aujourd'hui ces *Petites-Sœurs des pauvres* ont pour ainsi dire envahi le monde, et, au nombre de trois mille soutiennent à elles seules plus de vingt mille vieillards. ⁽¹⁾

(1) "Un seul lit fondé dans un hôpital, dit l'abbé Moigno, coûte dix mille francs ! Les 105 maisons, les 20,000 lits des *Petites-Sœurs des pauvres* représenteraient donc deux cents mil-

A Lyon naquit la grande œuvre de la Propagation de la foi, œuvre sublime destinée à faire à des peuples entiers la plus précieuse des aumônes, l'aumône de la vérité. Et de nos jours, quel est celui dont le génie conçut et fit approuver par toute l'Europe cette organisation si belle des Cercles catholiques d'ouvriers ? Encore un laïque français, un homme issu de la noble famille que *le Récit d'une Sœur* nous a fait aimer, orateur rappelant à la tribune l'éloquence de Montalembert, chrétien convaincu, ami sincère et dévoué du peuple, M. le comte Albert de Mun !

Parcourez seulement la liste des institutions charitables établies en France, vous resterez étonnés. Il ne faut pas demander ce que fait la charité, mais plutôt ce qu'elle ne fait pas.

Est-il une souffrance qui ne soit secourue ? Est-il

lions, et ils n'ont rien coûté. C'est un monde sorti du néant par la toute puissance divine. Ces maisons bénies sont, au fond, l'assemblage de toutes les misères imaginables ! Mais du sein de cette pauvreté à fendre l'âme, de ces infirmités repoussantes, sort comme un rayonnement de dignité, de bonheur, de contentement ! Les âmes sont heureuses, elles voient et elles goûtent Dieu." (*Les Splendeurs de la Foi*, tom. iv, p. 387).

une œuvre de bien qui n'ait ses apôtres et ses protecteurs ? A son entrée dans la vie, du berceau à l'école, de l'école à l'apprentissage, de l'apprentissage à l'atelier et de l'atelier au ménage ; si les infortunes l'accablent, s'il a besoin de pain, s'il est coupable même ; à toutes les heures de son existence, à son agonie et à sa mort, le pauvre a près de lui des asiles qui l'attendent, il a des anges qui l'appellent leur frère, il a des mères qui lui réservent toute la compassion et toute la tendresse du cœur le plus noble et le plus généreux. ^[1]

(1) Outre les œuvres que tout le monde connaît, il en existe un grand nombre d'autres qui prouvent jusqu'à quel point la charité a porté ses attentions maternelles. Nous en citons quelques-unes : Œuvre de l'adoption ; Œuvre des tutelles des enfants trouvés et abandonnés ; Orphelinats agricoles ; Œuvre de repatriement des enfants délaissés ; Bourses pour les écoles primaires ; Sociétés de placement, d'éducation, d'apprentissage des enfants ; Œuvre des apprentis et des jeunes ouvriers ; Orphelinats et ouvroirs des filles pauvres à la ville et à la campagne ; Œuvre des domestiques et des servantes ; Caisses des loyers ; Asistance judiciaire ; Asiles de la bonne nuit ; Société de Saint-François Régis pour la réhabilitation des mariages civils et religieux ; Asiles des incurables, des sourds-muets et sourdes-muettes, des aveugles ; Asile pour les épileptiques ; Hôpitaux ; Colonies et pénitenciers agricoles pour les jeunes condamnés ; Œuvre des dames et des messieurs visitant les prisons ; Frères du bien mourir ; Frères ensevelisseurs, etc., etc. Quelle nomenclature glorieuse pour l'Eglise catholique !

Or, messieurs, quelque lugubre que soit le présent, c'est là assurément une raison de confiance et d'espoir. Je ne crois pas exagérer, en portant à deux cent mille, le nombre des agents actifs de la charité catholique en France ; et qui dira tout ce que leur dévouement peut expier de fautes et d'erreurs ?

La charité garde les empires. Si le verre d'eau offert au nom du Seigneur ne reste pas sans récompense ; si la gloire a été promise, ici-bas, à la pauvre femme de l'Evangile, parce qu'elle avait donné une obole aux malheureux, il est impossible que Dieu fasse mourir une nation qui prodigue de si grand cœur à tout ce qui souffre, son or et ses enfants.

Je ne désespère donc pas de cette France que la Révolution travaille. Mais s'il devait venir un jour néfaste où elle serait rayée de la carte du monde ; où le drapeau qui accompagna saint Louis aux Croisades, et les couleurs qui flottèrent triomphantes auprès des pyramides d'Egypte ne seraient plus que des souvenirs d'une grandeur évanouie, alors même, messieurs, tout ne serait pas mort. Le nom de la patrie de Vincent de Paul resterait gravé dans tous les cœurs, et quiconque apercevrait, en Europe, dans

les deux Amériques, dans les contrées les plus lointaines, la blanche cornette de la sœur de charité, la robe à la Vierge et l'humble bonnet de la Petite-Sœur des pauvres, ou bien l'habit de bure des fils du Vénérable de la Salle, s'écrierait, avec admiration et avec amour : "Voici la France... oui, c'est la France, c'est toujours la France !" ⁽¹⁾

Vous ne me reprocherez pas, messieurs, de tant parler de la France. Je sais qu'il y aurait aussi bien des choses à dire à la louange des autres peuples ; car la charité est universelle comme l'Eglise, et sur l'empire où elle exerce sa souveraine puissance, *le soleil ne se couche jamais*. Mais ne semble-t-il pas qu'elle a choisi pour son centre le pays de nos pères ? Presque toutes les grandes œuvres de bienfaisance y ont eu leur berceau ; si Rome est la tête du monde, on pourrait peut-être dire que la France en est le cœur !

(1) Parlant du règlement des Filles de la Charité, Prévost-Paradol a dit : "Si tout ce qui nous entoure était anéanti, et que ce bout de papier survécût seul, il suffirait pour que l'on pût dire de notre pauvre monde : Le souffle de Dieu y a passé." (*Essais de politique et de littérature*, deuxième série, p. 275.)

Mais à deux mille lieues de la vieille Europe, il est une autre France plus jeune, pleine de courage et de vigueur, gardant avec amour le langage, la foi et le souvenir de ses aïeux : cette France, c'est la patrie, et je vais vous en parler.

VII

La patrie ! Ah ! messieurs, son histoire vous est connue ! Vous savez le dévouement, l'esprit de sacrifice, les hautes vertus qui marquèrent ses origines ! Pour en jeter les fondements durables, Dieu ne s'est pas servi de conquérants aventuriers ; il n'a pas suscité seulement des hommes d'administration et de courage, il a choisi des saints !

Quels pieux pontifes, quelles femmes héroïques, quels prêtres zélés environnent notre berceau ! Un jour viendra, j'en ai la douce confiance, où l'Eglise glorifiera leur mémoire, et de ses mains divines placera au front de plusieurs l'immortelle auréole des bienheureux. Qui de nous ne s'est senti pénétré d'une admiration profonde en étudiant leur vie intime, en lisant leurs écrits, en sorgeant à leurs travaux et à leurs souffrances ?

Je viens dérouler devant vos regards une page de leur histoire, vous rappeler la charité qui embrasait leurs âmes, et les œuvres qu'ils accomplirent en faveur de la misère et de la pauvreté.

C'était pendant ce grand siècle, dont il y a un instant, je vous décrivais les spendeurs. Depuis peu d'années encore le drapeau fleurdelisé flottait sur les hauteurs de Québec : la modeste bourgade était pleine d'espérances. A la suite des fils de saint François, les intrépides disciples de Loyola déployaient, au milieu des tribus sauvages, leur zèle d'apôtres, et les récits de leurs missions produisaient au sein de la société française un enthousiasme difficile à décrire. Les regards et les cœurs se tournaient vers ces plages lointaines, et, du fond de leurs cloîtres, les épouses du Christ aspiraient à venir y travailler à la cause de la foi et de la charité.

Le père Lejeune s'adressant à la générosité des riches : "Hélas ! disait-il, si les superfluités de quelques dames de France s'employaient à cette œuvre si sainte, quelle grande bénédiction feraient-elles fondre sur leur famille ! Quelle gloire en la face des anges, d'avoir recueilli le sang du Fils de Dieu pour l'appliquer à ces pauvres infidèles !"

Ces paroles ne restent pas sans écho.

La duchesse d'Aiguillon croit y voir une invitation du ciel et s'empresse d'y répondre. Portant un nom illustre, et nièce du cardinal de Richelieu, elle aurait pu briller à la cour, mais elle préférerait se vouer aux œuvres de miséricorde, et seconder dans ses entreprises charitables saint Vincent de Paul, le père de son âme. Déjà, la Chine lui rendait grâce des ministres de l'Evangile qui lui avaient été envoyés ; les églises naissantes de ces contrées infidèles la proclamaient leur bienfaitrice, et Marseille lui devait un hôpital pour les forçats. Maintenant elle veut doter la Nouvelle-France d'un Hôtel-Dieu, et s'adresse aux sœurs hospitalières de Dieppe pour la réalisation de son dessein. Comment peindre le bonheur et l'empressement qui accueillent sa demande ? Il n'est pas une de ces religieuses qui ne vienne spontanément s'offrir ; toutes sollicitent avec larmes la faveur de se sacrifier pour une œuvre si belle, ⁽¹⁾ et celles qui sont choisies se regardent comme les privilégiées de la Providence. Elles disent donc adieu à leur terre natale, à leur monastère, à leurs sœurs qu'elles ne re-

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouvelle-France* t. I, p. 320, éd. in-12.

verront plus, et s'élancent à travers l'océan, vierges intrépides, pour venir dans un pays encore sauvage se consacrer au soulagement des infirmités humaines.

Pourrais-je passer sous silence les noms de ces premiers anges visibles de la charité au Canada? C'étaient la mère Saint-Ignace, la mère Saint-Bernard, la mère Saint-Bonaventure. Au moment de leur départ, que leur disait leur pieuse protectrice? Recueillons, messieurs, avec un religieux respect, ces paroles sublimes qui mériteraient d'être écrites en lettres d'or dans les annales de notre Eglise: " Je veux vous dire le dessein que j'ai en faisant cette fondation à Québec: c'est de dédier cet Hôpital au sang du Fils de Dieu répandu pour faire miséricorde à tous les hommes, et pour lui demander qu'il l'applique sur nos âmes et sur celles de ce pauvre peuple barbare. Je vous fais part de mes intentions afin que vous les offriez à Notre-Seigneur et qu'allant faire la fondation, vous la lui dediiez ainsi; et que vous fassiez mettre sur la porte: *Hôpital dédié au sang du Fils de Dieu répandu pour faire miséricorde à tous les hommes.*" [1]

(1) Elle ajoutait: "Si l'on ne trouve pas à propos que cette inscription soit sur la porte, je désire que toutes les religieuses sachent que c'est mon intention dans la fondation, et qu'elles s'emploient au service des pauvres aussi avec cette intention."

Madame d'Aiguillon accompagne donc d'esprit et de cœur ces zélées hospitalières. Désormais elle aura au lieu d'elles ses plus chères affections, et, tous les ans, se fera un devoir sacré de leur envoyer d'abondantes aumônes. Quant aux Filles de saint Augustin, elles commencent dans l'humilité leur carrière de bienfaisance. Aucun obstacle ne peut ébranler leur courage. Elles voient bientôt leur famille s'accroître et jettent les fondements d'une communauté dont deux cents ans n'affaibliront ni la piété ardente, ni l'esprit de pénitence, ni la tendresse maternelle pour les malades qui viendront solliciter leurs soins.

La duchesse d'Aiguillon et toutes les âmes apostoliques de France se réjouissent ; le grand Vincent de Paul lui-même se tourne avec amour vers notre humble coin de terre, pour encourager et bénir ces vierges qu'il vénère, et proclame l'œuvre à laquelle elle se sont consacrées l'une des plus grandes qui se soient accomplies dans l'Eglise depuis quinze cents ans. [1]

(1) Voyez à la suite de cette conférence la lettre de saint Vincent de Paul à la mère Vironceau de Saint-Joseph.

Pendant que les Hospitalières veillent au chevet des malades et des blessés, quels exemples de dévouement ne donnent pas dans l'humble asile où elles se sont réfugiées ces autres servantes de Dieu, nos premières Ursulines, les mères et les institutrices des enfants de nos bois !

Parmi elles, on voyait madame de la Peltrie, qui, pour suivre les secrètes inspirations du ciel et les conseils de l'homme incomparable dont j'ai déjà prononcé le nom tant de fois, saint Vincent de Paul, avait renoncé aux plus brillants avantages du monde. Elle, descendant d'une noble famille de Normandie, cultivait ici la terre de ses mains, et se dépouillait de sa garde-robe pour vêtir les filles pauvres. Comme elle aimait ses chères néophytes ! " Mon principal exercice, écrivait-elle, c'est de les peigner, laver et habiller ; je ne suis pas capable de chose plus grande. Encore, suis-je trop heureuse de leur pouvoir rendre ces petits services."

Et que dirai-je de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation ! En France elle avait laissé plus que des amies, plus que des sœurs, elle avait laissé un fils tendrement chéri. Bossuet la citait dans ses ouvra-

ges en la proclamant la Thérèse du Nouveau-Monde, et, certes, le grand théologien ne se trompait pas.

Dans un moment d'inspiration divine, Marie de l'Incarnation avait écrit sur la Trinité des pages dignes des plus grands docteurs de l'Eglise. L'amour divin lui avait même dévoilé plusieurs des augustes mystères qui ne devaient être révélés à la pieuse vierge de Paray-le-Monial que cinquante ans plus tard ; et parfois, dans les transports de son âme, elle entonnait des cantiques enflammés qui rappelaient les séraphiques accents du patriarche d'Assise.

Cependant, descendue de ces régions célestes, elle mettait ses délices à faire la classe aux enfants et à secourir les pauvres. Vivant avec ses sœurs dans une chambre de seize pieds carrés qui servait à la fois de chœur, de cellules et de parloir, elle se disait heureuse. Cette habitation, elle l'appelait son *Louvre*, et ne l'aurait pas échangé contre le plus brillant palais.

Lorsque la détresse se fait sentir, lorsqu'une épidémie vient fondre sur Québec, le modeste réduit se transforme en hôpital. Les enfants d'Ursule se font

alors avec joie sœurs de charité, et s'imposent des privations de toutes sortes pour secourir les victimes du fléau. La charité du reste inspire tous les actes de leur vie, et, pour nous en convaincre, il suffit de lire ces paroles qu'écrivait la Mère de l'Incarnation : " Sans parler des femmes et des filles sauvages qui ont permission d'entrer, les hommes nous visitent au parloir, où nous tâchons de leur faire la même charité qu'à leurs femmes ; et ce nous est une consolation bien sensible de nous ôter le pain de la bouche, pour le donner à ces pauvres gens."

Ces sentiments admirables Marie de l'Incarnation les conservera pendant toute sa longue et laborieuse carrière, et sur son lit de mort, à ses sœurs attristées qui lui demanderont une part de ses mérites, elle répondra le sourire sur les lèvres : " Je n'ai plus rien à moi, j'ai tout donné aux sauvages ! "

A soixante lieues de Québec, Ville-Marie prend naissance, et le premier Hôtel-Dieu s'élève en même temps que la première chapelle. Une autre jeune héroïne est alors suscitée du ciel : c'est mademoiselle Mance. Pendant dix-sept années, on la voit se livrer avec un zèle infatigable aux soins des pauvres mala-

des. Puis elle retourne en France pour y chercher du secours, et revient bientôt dans sa nouvelle et chère patrie ; quelques Hospitalières de la Flèche l'accompagnent, et toutes sont au comble du bonheur de pouvoir exercer leur vocation sainte sur une terre consacrée par la piété des premiers colons à la céleste consolatrice des malheureux.

Elles aussi trouvent dans une noble dame de France un ange protecteur : je veux parler de madame de Bullion. Cette femme charitable seconde mademoiselle Mance dans tous ses généreux projets, et donne pour la fondation et le soutien de l'hôpital de Montréal près de soixante mille écus, à la condition expresse cependant que ses aumônes demeurent secrètes, et n'aient qu'un petit nombre d'âmes d'élite et Dieu pour témoins. Ses vœux sont exaucés. Jamais, en effet, son nom ne figure dans les actes relatifs à l'emploi de ses dons, et, pendant toute sa vie, elle n'est désignée que sous le beau nom de *bienfaitrice inconnue*. ^[1]

(1) V. l'abbé Faillon, *Vie de Mademoiselle Mance*, t. I, p. 34.

La reconnaissance et la justice exigent que je mentionne aussi les dignes fils de M. Olier. De quelles grandes œuvres, messieurs, ne leur sommes-nous pas redevables ? Ministres zélés de l'Évangile, pères des pauvres et des enfants délaissés, ils se montrent, dès le début, comme se montreront leurs successeurs, à la tête de toutes les entreprises inspirées par la charité. Aux indigents ils donnent la subsistance corporelle, à ceux qui souffrent les consolations de leur ministère ; ils instruisent la jeunesse, favorisent le développement des communautés religieuses, et fournissent à l'Eglise les prêtres dont elle a besoin.

Messieurs, autre spectacle digne de notre admiration la plus sincère ! Marguerite Bourgeoys se fait l'institutrice des petites filles sauvages et donne ses premières leçons dans une étable. Mais ces travaux ne suffisant pas à l'ardeur de son zèle, elle s'applique à venir en aide à tous les malheureux. Voyez-la en effet visiter les malades, raccommorder de ses mains les habits des pauvres, ensevelir les morts. Donner sans cesse, donner tout ce qu'elle possède semble sa maxime : elle y demeure fidèle. Souffrir lui est une joie lorsqu'il s'agit de secourir son prochain. Que fait-elle lorsqu'un soldat vient au milieu de l'hiver

solliciter sa charité, en lui disant qu'il meurt de froid et qu'il n'a rien pour reposer ses membres ? Sans hésiter, elle se dépouille pour lui de ses couvertures et de son matelat, et couche elle-même sur la terre nue, tout le reste de cette rigoureuse saison.

A ses sœurs, que de fois ne recommande-t-elle pas l'amour des membres souffrants du Christ ! Les pauvres sont des amis que sa foi vénère. Que ne ferait-elle pas pour leur procurer le bonheur et le salut ? Elle irait au loin chercher sur ses épaules une fille qui, n'ayant pas même de quoi se vêtir, serait véritablement appelée à la vie du cloître. ^[1] Après cela, je ne m'étonne pas que l'Eglise, pour reconnaître une si haute vertu, ait décerné à Marguerite Bourgeoys, comme à Marie de l'Incarnation, le glorieux titre de *Vénérable*.

Mais je n'ai encore rien dit de l'homme éminemment apostolique qui fut le premier évêque de la Nouvelle-France. On le connaît trop peu ; mais lisez attentivement, messieurs, le récit de ses travaux et de ses mortifications inouïes, prêtez l'oreille aux témoigna-

(1) Ce sont ses propres paroles.

ges que ses plus illustres contemporains rendaient à sa piété ardente et à sa charité sans bornes, et vous n'hésitez pas à le placer parmi les plus grands et les plus saints pontifes de l'Eglise. Issu d'une famille "qui avait mêlé son sang à celui de tous les souverains de l'Europe," ⁽¹⁾ monseigneur de Laval avait abandonné le monde qui lui promettait un avenir de gloire, et, pendant quatre années, retiré dans un *ermilage* de Caen, ⁽²⁾ il s'était fait le dévoué serviteur des pauvres. Sacré évêque, envoyé par Rome vers la Nouvelle-France pour en être le premier pasteur, il donne au milieu même de l'Océan des preuves éclatantes d'une charité qui ne se démentira jamais. Oubliant en effet sa dignité, il prodigue aux matelots et aux malades les soins d'un frère infirmier. Ici, rien ne pourra le faire fléchir quand il s'agira de défendre des droits sacrés; mais lui, qui résistera avec une si noble fermeté aux prétentions des gouverneurs, s'agenouillera devant des pauvres. Au cœur de l'hiver, rencontrant un jeune enfant pieds nus, malpropre et couvert de haillons, il le recueille l'âme émue de

(1) L'abbé de Latour, *Mémoires sur la vie de M. de Laval*, préface, p. IV.

(2) Auprès de M. de Bernières.

pitié, l'emmène dans sa chambre, le lave de ses mains, l'habille, et lui baise ensuite les pieds avec tendresse et avec foi.

S'agit-il de dépenser quelques sous pour lui-même, il discute pendant une heure, mais aux indigents il donne sur-le-champ des sommes abondantes sans jamais compter. Dans ses courses pastorales, c'est un autre François Xavier ; de grand cœur il sacrifierait sa vie pour sauver la dernière brebis de son troupeau. Lorsque les épidémies fondent sur Québec, il accomplit des prodiges de charité qui le font surnommer par la Mère de l'Incarnation un autre Thomas de Villeneuve. Visiter les malades, les encourager, faire leurs lits et baiser leurs plaies, voilà ses délices ! Il est vraiment l'ange consolateur des hôpitaux ; et un jour que les hôpitaux se trouvent trop étroits, que fait-il ? Il songe à un autre Hôtel-Dieu, et ouvrant sa cathédrale, y réfugie ses chers malades auprès du Christ caché sous les hosties !

Puis à la fin de sa longue carrière, devenu indigent lui-même, et incapable de faire l'aumône, on l'entend prononcer avec tristesse cette parole sublime : “ Je ne pourrai pas vivre longtemps, parce que je ne peux plus secourir mes pauvres ! ”

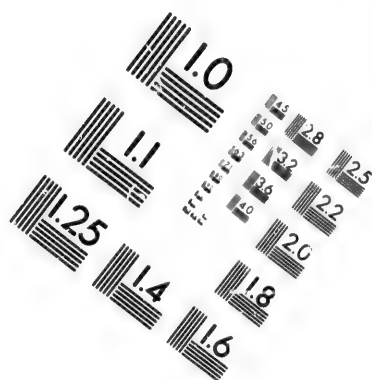
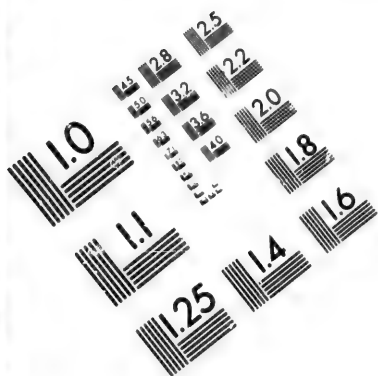
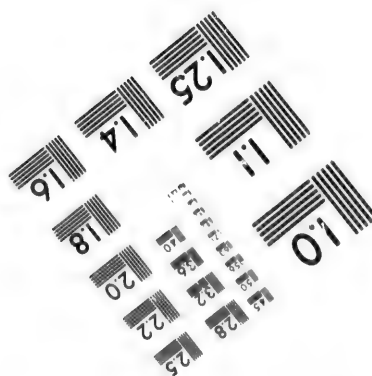
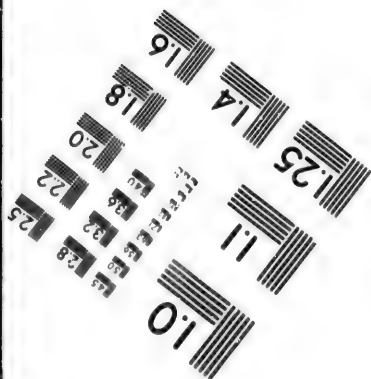
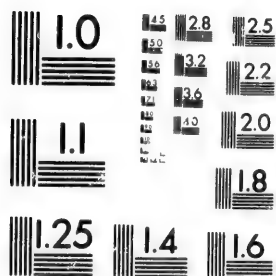


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



18
20
22
24
26
28
30
32
34
36
38
40
42
44
46
48
50
52
54
56
58
60
62
64
66
68
70
72
74
76
78
80
82
84
86
88
90
92
94
96
98
100

10
01

Et en effet, six mois après, monseigneur de Laval était mort.

Monseigneur de Saint-Vallier qui lui avait succédé, semblait avoir hérité de sa charité en héritant de ses pouvoirs.

Il fonde à Québec un nouvel hôpital, lui dédie ses revenus, en fait son palais épiscopal, et y remplit même pendant plusieurs années les fonctions d'aumônier. Que dis-je ? il n'est peut-être pas une sœur hospitalière qui porte plus loin que lui l'amour des pauvres malades. Combien d'heures ne passe-t-il pas chaque jour à leur chevet ! Il les plaint, les encourage, les accommode dans leur lit, essuie leurs sueurs, leur rend les services les plus rebutants et les aide à bien mourir !

Des fièvres contagieuses éclatent-elles, le prélat au lieu de craindre et de se prémunir contre la maladie, redouble de dévouement. On a beau le supplier de se ménager et de ne pas exposer sa vie ; on a beau lui représenter que de si humbles offices ne conviennent pas à un évêque, voici son admirable réponse : " Je ne crains pas d'avilir mon sacerdoce

en exerçant la charité tant recommandée par Celui qui a adopté les pauvres pour ses membres ; quant à ma santé, il y a longtemps que je l'ai sacrifiée pour mon troupeau ! ”

“ Non, dit son panégyriste, le père de la Chasse, ni les palais des rois, ni leurs appartements superbes, ni leurs jardins délicieux, n'eurent jamais pour lui les mêmes charmes qu'il trouvait ici en visitant les salles de ses pauvres..... parce qu'il les regarda toujours avec les yeux de la foi. Jamais en faisant les fonctions d'aumônier de son prince, il n'avait senti le même goût, le même agrément, la même satisfaction intérieure qu'il trouvait ici à servir de chapelain à ses pauvres. Il s'estimait bien plus heureux et plus honoré de les desservir, de leur dire la messe, dans son hôpital, comme le plus simple prêtre..... que, lorsqu'à la tête de son clergé vénérable, en qualité d'évêque, il officiait pontificalement dans la cathédrale de son diocèse, avec cet air de noblesse et de dignité que nous lui avons connu.” [1]

(1) Voir le magnifique ouvrage sur Mgr de Saint-Vallier et l'Hôpital-Général de Québec, p. 243 et 245. Ce volume, paru récemment, devrait se trouver dans la bibliothèque de toutes nos familles canadiennes.

Et après une vie si bien remplie et si féconde, voulez-vous savoir le testament de monseigneur de Saint-Vallier aux vierges dévouées qui doivent perpétuer son œuvre ? L'histoire ecclésiastique tout entière ne nous fournit guère de plus belle parole, ni de plus héroïque sentiment : " Mes filles, dit-il, oubliez-moi après ma mort, mais n'oubliez pas mes pauvres."

Ah ! vertueux pontife, je ne vous quitterai pas sans vous adresser les éloquentes protestations qui retentirent sur votre cercueil, dans la chapelle même de cet hôpital dont vous étiez le père : " Vos enfants se souviendront toujours, et de vous, et de vos pauvres... De vous, parce que vous vous êtes souvenu d'elles, parce que vous avez pensé à elles, parce que vous avez tout fait pour elles ; de *vos pauvres*, parce qu'ils sont *vos pauvres*, et que tout ce qui vous aura appartenu, ne pourra jamais leur être indifférent. D'ailleurs... si l'on pouvait jamais oublier dans cet Hôpital-Général tant de marques sensibles de vos grâces et de vos bienfaits, toutes les pierres de ce vaste édifice ne se lèveraient-elles pas pour parler, et ne seraient-elles pas toutes comme autant de bouches qui, en publiant hautement vos dons... reproche-

raient à tous les cœurs ingrats leur peu de reconnaissance et leur insensibilité ? ” [1]

Voilà, messieurs, quelques-unes des gloires de notre berceau ! Désormais, le Canada n'oubliera pas ces grandes leçons et ces magnanimes exemples, et, grâce aux encouragements de ses évêques, à la générosité des familles et au dévouement de ses enfants, il verra se multiplier, dans les villes et les campagnes, des asiles pour toutes les souffrances et toutes les infirmités.

Je ne puis parcourir toutes les phases de notre histoire, mais il ne serait pas juste de ne point proposer en ce moment à votre admiration la fondatrice de nos Sœurs Grises, madame d'Youville, cette Canadienne à qui Varennes se glorifie d'avoir donné naissance.

Pendant longtemps elle travailla comme la dernière des servantes, afin de gagner la nourriture des pauvres, puis, s'adjoignant quelques pieuses amies, elle

(1) *Mgr de Saint-Vallier, etc.*, p. 279.

s'engagea pour jamais avec elles à secourir les infirmes, les indigents et les vieillards. Les enfants abandonnés étaient aussi l'objet de sa sollicitude et de sa compassion. Un jour d'hiver, elle aperçoit sur un étang gelé le corps d'un nouveau-né qu'on avait eu la barbarie d'y jeter. L'innocente victime avait encore dans la gorge le poignard qui l'avait fait mourir, et ses petites mains levées sur la glace semblaient demander justice d'un si horrible forfait. ⁽¹⁾ A cette vue, madame d'Youville fond en larmes, et s'écrie, le cœur navré de douleur : " Pauvres petites créatures ! c'est ainsi qu'on les abandonne et qu'on leur enlève la vie ! Eh bien, je serai moi-même leur mère ! "

Elle tint parole. Sa communauté, depuis qu'elle est fondée à Montréal, a recueilli de partout plus de trente mille enfants, et si, naguère, vous aviez visité dans cette maison le grand dortoir si bien nommé par la charité une *crèche*, en souvenir du mystère de Bethléem, une sœur vous y aurait dit que près de dix-huit mille lui étaient passés par les mains. Cette mère selon la grâce de tant d'orphelins, cette insigne

(1) V. L'abbé Faillon, *Vie de Madame d'Youville*, p 186

bienfaitrice, qui vécut ignorée du monde, vient d'aller recevoir au ciel le prix de ses labeurs et de ses vertus.

Nous gardons avec reconnaissance, messieurs, le souvenir du dévouement dont les généreuses filles de madame d'Youville nous offrirent le spectacle en des jours de calamité publique. C'était en 1847. Des milliers d'immigrants irlandais, en abordant sur nos rivages, virent une fièvre des plus contagieuses éclater parmi eux. A la Grosse-Ile, à l'hôpital de la marine de Québec, ces infortunés se comptaient par centaines. Notre clergé, vous le savez, vola à leur secours ; vingt-cinq prêtres furent atteints de la maladie, et cinq eurent même la gloire de succomber au milieu de leurs travaux apostoliques.

A Montréal, l'épidémie ne sévissait pas avec moins de fureur. Les abris où étaient déposées les familles immigrantes ressemblaient à de vastes tombeaux ; on n'entendait partout que des gémissements et des plaintes, la mort faisait chaque jour de nombreuses victimes. Les Sœurs Grises accoururent alors aux ambulances, soignent les pestiférés jour et nuit, jusqu'à l'épuisement total de leurs forces, et bientôt l'ange du Seigneur écrit les noms de sept d'entre elles dans

le livre des martyrs de la charité. ^[1] " Montréal n'oubliera jamais, dit un écrivain de ce temps, le touchant spectacle offert par ces âmes généreuses qu'on voyait chaque jour traverser nos rues pour voler au martyre, avec plus de véritable joie que le monde n'en vit jamais dans ses partisans pour aller à ses fêtes ou courir à ses spectacles." ⁽²⁾

C'est en faveur des filles de madame d'Youville que j'ai parlé ce soir. Depuis longtemps, messieurs, vous les voyez à l'œuvre parmi vous : faire leur éloge me semblerait superflu. Je dirai seulement que non contentes de secourir le malheur, elles enseignent aux orphelins mêmes dont elles prennent soin la pratique

(1) On peut voir dans l'église de Bon-Secours, à Montréal, une toile remarquable due au pinceau de M. Théophile Hamel, représentant les scènes navrantes de l'épidémie de 1847. Les Sœurs Grises y figurent au premier plan.

Les Religieuses de l'Hôtel-Dieu et celles de la Providence se portèrent aussi avec un zèle admirable au soin des malades et des mourants. Ces deux communautés eurent chacune trois sœurs qui succombèrent dans l'exercice de leur dévouement. Mgr Bourget donnait l'exemple, et visitait les ambulances à la tête de ses prêtres.

(2) *Les Servantes de Dieu en Canada*, 1853, p. 138.

d'une tendre charité. Je n'en citerai qu'un exemple encore présent à votre mémoire.

Au lendemain de l'incendie qui détruisit une partie si considérable du beau faubourg Saint-Jean, et plongea tant de familles dans le deuil, toute notre population s'émut, nos hommes d'Etat votèrent avec empressement des subsides, la France fit entendre de sympathiques paroles et nous ouvrit généreusement ses trésors. Mais quels étaient donc ces jeunes enfants qui, au milieu des ruines fumantes, venaient secourir de pauvres gens sans asile? C'étaient des orphelins et des orphelines des Glacis : ⁽¹⁾ ils voulaient partager avec leurs enfanteurs de la veille le pain qu'ils en avaient reçu !

Messieurs, il est temps de conclure cet entretien, ou plutôt ce long traité de la charité chrétienne.

Notre patrie grandira, et ce n'est ni orgueil, ni présomption, il me semble, que de lui prédire un avenir brillant. Mais lorsqu'elle sera sillonnée en tous sens

(1) Nom de l'endroit où est situé l'hospice des Sœurs de la Charité.

par les chemins de fer, lorsque la colonisation aura reculé les limites de nos diocèses, lorsque les capitaux de la France auront produit leurs effets bienfaisants, lorsque le commerce et l'industrie auront atteint le plus haut degré de prospérité, alors encore, se vérifiera la parole que dix-neuf siècles n'ont jamais prise en défaut : il y aura toujours des pauvres parmi nous.

Je l'ai dit, et je le répète avec bonheur : les pauvres sont en honneur, les malheureux sont aimés et secourus au milieu de nos populations chrétiennes. Que d'institutions, que d'œuvres magnifiques la charité n'a-t-elle pas fait éclore en leur faveur dans ces dernières années ? N'est-ce pas par milliers que nous comptons les vierges dévouées qui leur consacrent leurs travaux et leur vie ? Outre nos Sœurs Grises et nos Hospitalières, dont j'ai parlé, nous avons leurs dignes émules, les Sœurs de la Providence, les Sœurs de la Miséricorde, les Sœurs du Bon Pasteur. Dans le monde, il nous est doux de contempler les Conférences bénies de Saint-Vincent-de-Paul, et ces nombreuses sociétés de dames charitables si bien connues des indigents et des orphelins.

Nous possédons des hospices pour les vieillards,

des hôpitaux pour les malades et les incurables, des salles d'asile, des maisons pour les sourds-muets et les aveugles, des *crèches* pour les petits enfants abandonnés dès leur naissance, des refuges pour la faiblesse et le repentir : voilà, messieurs, nos plus splendides monuments nationaux ! Dieu seul connaît le bien qui s'y opère dans l'abnégation et le sacrifice.

Favorisons donc toujours ces grandes œuvres de bienfaisance chrétienne ; n'oublions ni les préceptes ni les exemples de nos pères ; continuons nos nobles traditions de famille ; ne nous laissons pas de soulager les pauvres, et qu'à notre charité, l'étranger reconnaisse toujours en nous les fidèles enfants de l'Eglise et de la France !



APPENDICE

I

LES PONTIFES ROMAINS

En parcourant les annales de l'Eglise, on reste frappé de toutes les œuvres entreprises par les papes pour venir en aide à la faiblesse, à l'indigence et au malheur : c'est à eux qu'appartient la place d'honneur dans l'histoire de la charité. Vicaires du Christ, ils ont été ses imitateurs fidèles ; à travers tous les siècles leurs enseignements sont l'écho de la prédication apostolique. Il est rare que la reconnaissance des peuples n'ait point gravé sur leurs tombeaux, le souvenir de leurs aumônes et de leurs bienfaits. Quoi de plus touchant que ces inscriptions funèbres ? On en jugera par celles que nous citons ici : elles sont empruntées du bel ouvrage de monseigneur Gerbet sur Rome chrétienne.

Boniface Ier.

Son humble cœur accorda toujours le pardon aux suppliants : sa simplicité déjoua toutes les ruses.

Il empêcha que Rome ne fût consumée par une

année stérile : il chassa la famine par ses prières comme par sa charité.

Félix IV.

Placé plus haut que les autres, il ne s'éleva au-dessus d'eux que par la hauteur de son humble piété : il mérita le rang suprême par sa simplicité.

Large bienfaiteur des pauvres, consolateur des malheureux, il fit croître les richesses du Siège apostolique.

Pélage Ier.

Que l'Eglise de Dieu énumère les titres de ses vertus, pour les faire parvenir aux siècles futurs.

Recteur de la foi apostolique, il publia les dogmes sacrés, définis par l'illustre sagesse des Pères : sa parole guérissait l'erreur de ceux qui étaient tombés dans le schisme : leurs cœurs apaisés rentrèrent dans la vraie foi.

Il rachetait les captifs, s'empressait de secourir les malheureux, et ne refusait jamais rien aux pauvres de ce qu'il possédait.

Saint Sabinien.

L'auteur de l'építaphe s'adresse à la Mort :

Ayant distribué ses biens, il ne laisse rien en partant, et, entraîné par toi, il semble courir après les richesses qu'il a envoyées devant lui.

La faim et la nudité sentirent qu'il était une nourriture et un manteau : il n'est pas de fléaux qu'il n'ait vaincus par ses larmes.

Boniface V.

Il demeura également doux dans les fortunes les plus diverses : la prospérité, il la supporta ; l'adversité, il l'embrassa. Le cortège des veuves, les phalanges des orphelins, le chœur des aveugles te conduiront à la lumière.

Benoît VII.

Protecteur des veuves, il entoura constamment des plus tendres soins les pauvres orphelins, comme s'ils avaient été ses propres enfants.

Sergius IV.

Il ne fut pas seulement un excellent docteur du peuple, il fut aussi le pain des pauvres et le riche vêtement des nus. Les droits du sacerdoce mettaient sous sa main une riche moisson : en bon nautonnier, il s'en approvisionna pour les pays des anges.

Nous ne voulons pas multiplier ces témoignages. Ceux qu'on vient de lire peuvent s'adresser aux papes de tous les siècles ; car, "docteurs du peuple," ils ont été en même temps les amis et les bienfaiteurs des pauvres.

II

LES LÉPREUX AU MOYEN AGE

On a vu, au cours de cette conférence, la charité de sainte Elisabeth de Hongrie, de saint Louis, de saint François d'Assise pour les pauvres lépreux. Au moyen-âge cette tendre compassion semblait animer tous les cœurs.

"Après les croisades, dit l'historien de saint François, la lèpre avait pris un caractère sacré aux yeux de l'Eglise et des fidèles ; on la regardait généralement comme une marque toute spéciale de l'attention divine. Cette maladie mystérieuse et inaccessible à la science humaine, était en vénération parmi les chrétiens du moyen âge. Le Christ avait été annoncé au monde comme un lépreux frappé de Dieu et humilié, et nous voyons dans l'Evangile que quand sainte Marie-Madeleine vint répandre des parfums sur les pieds de Jésus, il avait un lépreux pour hôte... En un mot, le Christ avait tant aimé

les lépreux que les saints ont toujours travaillé à acquérir et à conserver au fond de leur cœur la même affection."

Les infortunés atteints de ce terrible mal étaient séparés de la société, dans les lieux où un hospice ne leur était pas spécialement consacré. Mais quelle touchante charité respire dans la cérémonie religieuse qui accompagnait cette séquestration ! Le prêtre célébrait d'abord la messe pour les infirmes, et, après avoir donné de l'eau bénite au malade, lui adressait l'exhortation suivante : " Mon frère, cher pauvre du bon Dieu, pour avoir à souffrir moult tristesse, tribulation, maladie, meselerie et autre adversité du monde, on parvient au royaume du Paradis, où il n'y a nulle maladie, ni nulle adversité, mais sont tous purs, et plus resplendissants que le soleil, où que vous irez, si Dieu plaît ; mais que vous soyez bon chrétien, et que vous portiez patiemment cette adversité ! car, mon frère, telle séparation n'est que corporelle ; quant à l'esprit, qui est le principal, vous toujours autant que vous fûtes oncques et aurez part et portion à toutes les prières de notre mère sainte Eglise comme si personnellement étiez tous les jours assistant au service divin avec les autres. Dieu ne vous

délaissera point. Seulement prenez garde, et ayez patience. Dieu demeure avec vous. Amen!" (1)

III

LA SOCIÉTÉ DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL

Comme plusieurs de ceux qui liront ces pages appartiennent à la société de Saint-Vincent-de-Paul, nous nous plaçons à mettre sous leurs yeux une autre partie de l'apostolique discours d'Ozanam que nous avons eu occasion de citer : on y trouvera les plus précieux enseignements :

"Vous voyez devant vous un des huit étudiants qui, il y a vingt ans, en mai 1833, se réunirent pour la première fois, sous la protection de saint Vincent de Paul, dans la capitale de la France.

"Notre but principal ne fut pas de venir en aide au pauvre, non ; ce ne fut là pour nous qu'un moyen. Notre but fut de nous maintenir fermes dans la foi catholique et de la propager chez les autres par le

(1) Tiré d'un Rituel de Reims publié en 1585. Voir E. Chavin de Malan, *Hist. de S. François d'Assise*, p. 25.

moyen de la charité. Nous voulions aussi faire d'avance une réponse à quiconque demanderait : "Où donc est leur Dieu ?".....

"Ne croyez point que regarder la charité comme un *moyen* de conserver la foi, ce soit amoindrir cette sublime vertu. Elle grandira au contraire en nous : nous apprendrons, en visitant le pauvre, que nous y gagnons plus que lui, puisque le spectacle de sa misère servira à nous rendre meilleurs. Nous éprouverons alors pour ces infortunés un tel sentiment de reconnaissance que nous ne pourrons nous empêcher de les aimer. Oh ! combien de fois moi-même, accablé de quelque peine intérieure, inquiet de ma santé mal affermie, je suis entré plein de tristesse dans la demeure du pauvre confié à mes soins, et là, à la vue de tant d'infortunés plus à plaindre que moi, je me suis reproché mon découragement, je me suis senti plus fort contre la douleur, et j'ai rendu grâce à ce malheureux qui m'avait consolé et fortifié par l'aspect de ses propres misères !

"Soyez-en persuadés, mes amis, ce sont là les prodiges de la charité chrétienne. Les sociétés purement philanthropiques n'ont point ces éléments de force et de durée, parce qu'elles ne se fondent que

sur des intérêts purement humains. On y voit répandre l'argent, on n'y sent pas battre le cœur. Cette charité qui mêle ses larmes aux larmes des malheureux qu'elle ne peut consoler autrement, qui caresse et recueille l'enfant nu et abandonné, qui porte les conseils de l'amitié à la jeunesse timide, qui s'assied avec bienveillance au chevet du malade, qui écoute sans donner signe d'ennui, les longs et lamentables récits de l'infortune...cette charité, ô mes amis ! ne peut être inspirée que par Dieu ! ”

Quelle foi ! Quel zèle ! Quel langage sublime ! En terminant, Ozanam offre à ses amis de Florence ses félicitations les plus sincères. Nous recueillons ses dernières paroles, et nous disons, en les modifiant légèrement : sous le beau ciel *de notre patrie*, l'arbre de saint Vincent de Paul a déjà poussé des rameaux dignes de figurer à côté de ses plus vigoureuses branches.

IV

SAINT VINCENT DE PAUL ET L'HÔTEL-DIEU DE QUÉBEC

Nous nous rappelé le glorieux témoignage rendu au dévouement des premières Hospitalières de Qué-

bec par saint Vincent de Paul. Voici la lettre que ce grand saint écrivit à la mère Vironceau de Saint-Joseph ; en la transcrivant, nous en respectons scrupuleusement l'orthographe :

“ De Paris, ce 25 avril 1652.

“ Ma révérende mère,

“ La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais.

“ Il est vrai que ceux qui m'ont fait l'honneur de vous rapporter l'estime que je fais des missions du Canada ont eu sujet de le faire ; car, en effet, je regarde cet œuvre comme l'un des plus grands qui se soient faits depuis quinze cents ans, et ces saintes âmes qui ont le bonheur d'y travailler, comme des âmes vraiment apostoliques qui méritent l'approbation et le secours de l'Eglise, particulièrement vous et votre communauté qui contribuez à l'assistance spirituelle et corporelle des pauvres et des malades, qui est le comble de la charité chrétienne, et en quoy je tiendray à singulière bénédiction de vous aider, s'il plaît au bon Dieu de m'en faire la grâce quelque

jour. Quant à présent, ma chère mère, cela m'est du tout impossible, à cause des misères de ce pays icy provenant des guerres passées, et des divisions présentes de ce royaume qui réduisent les provinces dans une entière désolation, à quoy plusieurs personnes charitables de Paris tâchent d'apporter quelque remède contribuant de leurs soins et de leurs aumônes pour empêcher que le monde périclite de pauvreté ; mais ces aumônes ne pouvant suffire, il servirait de peu de leur parler des besoins du Canada. Je ne doute pas, ma chère mère, que ceux de votre hôpital ne soient grands, après les pertes que les hiroquois vous ont fait souffrir de delà, et la diminution notable du revenu que vous avez icy sur les coches, dont je suis bon témoin, pour ce que plusieurs de nos maisons y ayant leur petite subsistance, ont peine d'en tirer la moitié de ce qu'elles en tiraient ci-devant. Je prie Notre-Seigneur, ma révérende mère, qu'il suscite quelques bonnes personnes qui vous donnent moyen de lui continuer vos services en ses pauvres membres, et c'est ce que j'ose espérer de sa paternelle providence qui est adorable partout. J'ai une particulière confiance en vos prières ; bien que je sois indigne d'y participer, je vous les demande néanmoins avec toute l'humilité que je le puis,

et avec désir qu'il plaise à Dieu me faire la grâce de
vous servir qui suis en son amour,

Ma révérende mère,
Votre très humble
et obéissant serviteur,

VINCENT DE PAUL, Ptre,
De la Mission."

" A ma Rde Mère,

La Mère Supérieure des Religieuses de la Miséricorde
de l'Hôtel-Dieu de Kébec,
à Kébec."

V

MONSEIGNEUR DE LAVAL

L'Eglise, en décernant, dans ces dernières années,
le titre de *Vénérable* à la mère Marie de l'Incarnation
et à la mère Marguerite Bourgeoys, a rendu homma-
ge aux vertus de ces deux grandes servantes de Dieu.

Maintenant, on travaille à la cause de béatification
de monseigneur de Laval, et nous avons le ferme
espoir que Rome jugera cet illustre pontife digne de
recevoir les honneurs des autels.

Après avoir lu attentivement sa vie, nous ne sommes pas surpris que ses contemporains l'aient proclamé un autre saint Anselme, un autre saint Ildefonse, un autre saint François-Xavier, un autre saint Thomas de Villeneuve. A ce que nous avons dit dans cet entretien, touchant son apostolique charité, nous sommes heureux d'ajouter les magnifiques témoignages de M. de la Colombière et du bon Frère Houssart.

Le premier, prononçant l'oraison funèbre du regretté prélat, s'exprime en ces termes : "Ce n'est pas sans une grande raison que la Providence a permis qu'il s'appelât François ; car il a eu des vertus de tous les saints de ce nom : le zèle de saint François-Xavier, la pauvreté de saint François d'Assise, la charité de saint François de Sales, la mortification de saint François de Borgia. Mais on peut dire que la pauvreté était sa chère maîtresse, et qu'il avait pour elle des transports dont il n'était pas le maître. A peine fut-il arrivé de France pour la première fois, à peine fut-il débarqué, qu'il vole au secours des pauvres de l'Hôpital... Nulle prière, nulle considération ne peuvent l'empêcher de se loger au bout de leur salle, d'aider tous les jours à faire leurs lits, à balayer les salles, à leur rendre tous les services les plus abjects."

Le Frère Houssard fut le serviteur de monseigneur de Laval pendant vingt ans. Après la mort de son vénéré maître, il écrivit à M. Tremblay, directeur du séminaire des missions étrangères de Paris, une lettre dont nous extrayons les passages suivants : " Pour ce qui regarde sa charité et ses aumônes, c'est un point où les personnes qui ont le mieux connu Sa Grandeur auraient peine à en faire connaître toute l'étendue. J'ai autant de témoins de cette vérité qu'il y a eu et qu'il y a de personnes en Canada ; c'est pourquoi je ne crois pas devoir m'étendre sur cet article qui, étant connu de tout le monde, ne peut être ignoré de vous seul. Je crois même que vous en diriez plus que moi, s'il vous plaisait d'en dire ce que vous en savez. Néanmoins, Monsieur, comme je vous marque en cette lettre ce qui m'a édifié dans la vie et les actions de Monseigneur, je ne puis me dispenser de vous dire quelques petites particularités qui m'ont le plus touché sur ce sujet.

" La première est que Sa Grandeur, nonobstant les dettes, les pertes, les incendies et toutes les grandes disettes du Séminaire où elle avait la meilleure part, ne manquait pas de donner aux pauvres, tous les ans, la valeur de quinze cents et deux mille livres.

" La seconde est que Sa Grandeur me refusait tout

net de me donner même cinq sols, quand j'en avais besoin pour acheter quelque chose qui lui était nécessaire, et aurait mieux aimé s'en passer que de faire cette petite dépense ; mais, quand il s'agissait d'acheter des étoffes et des couvertes pour donner aux pauvres, les cents, deux cents et trois cents écus ne lui faisaient pas plus de peine à donner qu'une épingle : et même il est à remarquer que Sa Grandeur nageait de joie et de contentement, quand elle faisait ces dépenses pour les pauvres.

“ La troisième est qu'à notre second incendie où le Séminaire se trouva en un si pauvre état qu'il n'avait pas seulement cent écus qui étaient nécessaires pour faire couvrir grossièrement toutes les murailles et les voûtes du Séminaire brûlé, Sa Grandeur ayant cette somme, et n'ayant presque plus d'étoffe pour donner aux pauvres, de crainte que nos messieurs ne la lui demandassent pour faire faire ces couvertures, elle m'envoya secrètement acheter cent peaux de chevreuil, à 3 lbs. 5s. la pièce, pour les donner aux pauvres au lieu d'étoffe, et me donna pour les payer 325 lbs. avec plus de joie qu'un pauvre ne les aurait reçues par aumône.

“ La quatrième est que Sa Grandeur ne se conten-

tait pas de soulager les pauvres dans leurs besoins corporels ; elle voulait encore que ses aumônes remédiassent aux besoins de leurs âmes et leur fussent une aide pour servir Dieu et éviter le péché.

“La cinquième est que Sa Grandeur, l'automne dernier, avant sa mort, se voyant sans avoir de quoi faire l'aumône, elle fit tout son possible pour en avoir du Séminaire ; mais le Séminaire étant lui-même à l'extrémité, n'ayant pas la moitié de ses besoins les plus essentiels et ne pouvant rien donner à Sa Grandeur pour faire ses aumônes, (car ça toujours été elle qui les a distribuées de ses propres mains), elle me dit d'une manière fort triste et fort touchante qu'elle ne pouvait pas vivre longtemps, si elle n'avait pas de quoi donner aux pauvres : et effectivement, Sa Grandeur n'a plus vécu que six mois après, et elle s'est trouvée si dénuée des biens de ce monde, qu'elle n'avait pas en mourant la valeur d'un sou dont elle pût disposer en faveur des pauvres !”

